



L-Università
ta' Malta

UNIVERSITÉ DE MALTE

DÉPARTEMENT DE FRANÇAIS

LE REFUS ET LA CONDAMNATION DE L'AUTRE PAR LA SOCIÉTÉ VUS À
TRAVERS *L'ÉTRANGER* D'ALBERT CAMUS

Martina Abdilla - 29099M

B.A. (Hons.) Français

Mémoire de recherche pour l'obtention du diplôme de licence

Directeur de recherche :

Prof. Thierry Tremblay

Mai, 2020



L-Università
ta' Malta

University of Malta Library – Electronic Thesis & Dissertations (ETD) Repository

The copyright of this thesis/dissertation belongs to the author. The author's rights in respect of this work are as defined by the Copyright Act (Chapter 415) of the Laws of Malta or as modified by any successive legislation.

Users may access this full-text thesis/dissertation and can make use of the information contained in accordance with the Copyright Act provided that the author must be properly acknowledged. Further distribution or reproduction in any format is prohibited without the prior permission of the copyright holder.



FACULTY/INSTITUTE/CENTRE/SCHOOL Faculty of Arts

DECLARATIONS BY UNDERGRADUATE STUDENTS

Student's Code 29099(M)

Student's Name & Surname Martina Abdilla

Course B.A. (Hons.) French

Title of Long Essay/Dissertation

Le refus et la condamnation de l'Autre par la société vus à travers L'Étranger d'Albert

Camus

Word Count 16,742

(a) Authenticity of Long Essay/Dissertation

I hereby declare that I am the legitimate author of this Long Essay/Dissertation and that it is my original work.

No portion of this work has been submitted in support of an application for another degree or qualification of this or any other university or institution of higher education.

I hold the University of Malta harmless against any third party claims with regard to copyright violation, breach of confidentiality, defamation and any other third party right infringement.

(b) Research Code of Practice and Ethics Review Procedures

I declare that I have abided by the University's Research Ethics Review Procedures. Research Ethics & Data Protection form code 5463.

Signature of Student

MARTINA ABDILLA

Name of Student (in Caps)

27/05/2020

Date

31.01.2020

Remerciements

La réalisation de ce mémoire a été possible grâce à la contribution de plusieurs personnes à qui je voudrais témoigner toute ma reconnaissance.

Je voudrais d'abord exprimer ma gratitude au Professeur Thierry Tremblay, le chef du département, qui a approuvé le sujet de mon mémoire et qui a accepté d'être le directeur de cette recherche. Son appui, ses conseils et son encouragement pendant la rédaction de ce travail et les trois années de licence étaient indispensables.

Je souhaite également avouer ma reconnaissance envers tous les enseignants que j'ai eu au cours des années et qui m'ont transmis l'intérêt pour l'apprentissage. Ma gratitude va surtout envers mes professeurs de français de l'école secondaire, du lycée et de l'Université de Malte et celle de Strasbourg où j'ai fait mon séjour Erasmus, qui ont nourri ma passion pour cette langue. Tous mes professeurs de maltais ont également contribué à cultiver mon amour pour la littérature. Enfin, je voudrais remercier mes professeurs de philosophie au lycée qui m'ont introduit aux idées des quelques grands penseurs, notamment celles d'Albert Camus.

Enfin et surtout, je tiens à remercier infiniment mes amis et mes parents qui m'ont soutenu depuis toujours, pendant toutes mes études et pendant les mois pénibles où j'ai travaillé sur ce mémoire. Ils m'ont constamment épaulé et je n'ai aucune doute qu'ils continueront toujours à le faire.

Résumé

La société occupe un rôle essentiel dans l'existence de chaque homme. Elle lui donne une identité, le protège et lui fournit abri. En retour, la communauté demande que les individus vivent selon ses valeurs et ses lois. Mais si l'homme ne se conforme pas aux règles de la collectivité, que se passera-t-il ? À travers *L'Étranger*, Albert Camus répond à cette question. Il présente au lecteur un homme bizarre et aliéné, Meursault, qui fait le scandale d'une société parce qu'il ne pleure pas à l'enterrement de sa mère. Face à son étrangeté, la communauté devient cruelle et sévère. En présentant Meursault comme une des victimes d'une société absolue, qui prétend avoir un contrôle total sur la vie et la mort des individus, Camus dénonce cette communauté intolérante qui écrase tout type d'individualité. En faisant cela, l'auteur expose également sa philosophie de l'Absurde, en affirmant le non-sens de la vie. Ce mémoire étudiera tous ces éléments, à partir de l'effet ambivalent que l'aliénation laisse sur le protagoniste jusqu'à la réaction de la société face à *L'Étranger*.

Abstract

Society occupies an essential role in every man's existence. She gives him an identity, protects him and provides him with shelter. In return, the community asks individuals to live according to its values and laws. However, what happens if man does not conform to the community's rules ? Through *The Stranger*, Albert Camus answers this question. He presents to the reader a bizarre and alienated man, Meursault, who scandalises society because he does not cry at his mother's funeral. Confronted with his strangeness, the community becomes cruel and severe. Presenting Meursault as one of the victims of a supreme society who feels entitled to total control over the life and death of individuals, Camus criticises this intolerant community which suppresses any type of individuality. By doing so, the author also exposes his philosophy of the Absurd, affirming that life is nonsensical. This dissertation will examine all of these elements, from the ambivalent effect alienation has on the protagonist to society's reaction towards *The Stranger*.

Table des matières

Introduction	1
Chapitre 1 - Un homme aliéné	8
1.1. Pourquoi un « étranger » ?	9
1.2. Des relations superficielles	15
1.3. La figure maternelle	21
Chapitre 2 - Un crime et un procès absurde	26
2.1. Le crime, un accident ?	27
2.2. Une communauté intolérante	32
2.3. La théâtralité du système judiciaire	37
Chapitre 3 - Une transformation apportée par la condamnation	43
3.1. La critique de la peine capitale	44
3.2. L'image de l'allégorie de la caverne	51
3.3. Le véritable héros de l'absurde	56
Conclusion	61
Bibliographie	63

Introduction

Né le 7 novembre 1913 de parents Pieds Noirs français en Algérie, Albert Camus est écrivain, journaliste et philosophe. Sa mère était d'ascendance espagnole tandis que son père, mort pendant la Grande Guerre, était un ouvrier agricole. Puisqu'il est issu d'un milieu culturellement pauvre, Camus a acquis ses connaissances littéraires en lisant des livres à la bibliothèque municipale. Certaines personnes comme son instituteur à l'école primaire, Louis Germain, ont été déterminantes pour sa formation. De plus, son oncle Acault lui faisait lire Balzac, Hugo, Zola, Gide et Valéry, et le philosophe Jean Grenier, son professeur et maître au lycée d'Alger, lui a révélé les œuvres de Pascal, Nietzsche, Tolstoï et Dostoïevski.

« Chaque artiste garde [...] une source unique qui alimente pendant sa vie ce qu'il est et ce qu'il dit¹. » Cette déclaration vaut aussi pour Albert Camus qui est profondément attaché à l'Algérie, le lieu où il a passé son enfance. En effet, les thèmes qu'il aimait les plus ont tous une connexion avec son enfance à Belcourt, un quartier pauvre en Algérie. Il l'a passé en famille, avec un père mort quand il était très jeune et une mère qui, à cause d'une maladie de jeunesse, était sourde et presque muette. Selon Camus lui-même, l'inspiration de son écriture provient de cette enfance. Il exprime sa reconnaissance envers sa famille :

Par son seul silence, sa réserve, sa fierté naturelle et sobre, cette famille, qui ne savait même pas lire, m'a donné alors mes plus hautes leçons, qui durent toujours².

En outre, il dit : « je sais que ma source est dans L'Envers et l'Endroit, dans ce monde de pauvreté et de lumière où j'ai longtemps vécu³ ». En effet, deux thèmes récurrents dans son œuvre sont celui du père absent et celui de la mère silencieuse. Ceux-ci se retrouvent aussi dans *L'Étranger*. L'influence de son milieu familial se voit également à travers des éléments

¹ Albert Camus, *L'envers et l'endroit*. [ebook]. J.-M Tremblay (ed.) Québec, 2010, disponible sur : < <https://b-ok.cc/book/4342890/178ab7> >, p. 20.

² *Ibid.*, p. 23.

³ *Ibid.*, p. 20-21.

de l'environnement méditerranéen. En effet, il fait souvent l'éloge du soleil, comme on peut le voir dans son essai *L'Été*. Pour lui, la mer et le soleil représentent le bonheur, mais ils sont aussi porteurs de l'ombre et de la mort. En effet, dans *L'Étranger*, on voit qu'ils ont une grande influence sur le protagoniste, Meursault.

Comme on a déjà mentionné, Albert Camus était Franco-algérien, né de parents européens. Cette identité mélangée l'a influencé aussi. Il était un étranger social et politique : un Européen en Afrique et un Africain en Europe, un infidèle parmi les musulmans, un décrocheur du Parti Communiste et un enfant de l'État. En outre, il a fréquenté le « Grand lycée » qui le rapprochait de la communauté musulmane. Ces faits expliquent ses idéaux de solidarité, de camaraderie, d'amitié et de communauté et lui ont sans doute donné très tôt l'idée de l'étranger, de l'« étrangèreté ». Comme Camus, Meursault est aussi un étranger.

Toutes ces expériences sont traduites dans sa production littéraire. Il a pratiqué tous les genres littéraires. Son activité d'écrivain peut être divisée en deux parties. D'une part, on note son côté artistique à travers ses textes littéraires et philosophiques, et d'autre part, du côté de son engagement, on trouve le journaliste et l'homme de théâtre. L'homme engagé était impliqué dans l'activité politique et culturelle et il écrivait des articles et des préfaces. Camus ne considère pas que la littérature soit séparée de la société, mais il se méfie de l'utiliser comme instrument pour apporter des changements sociaux. Il écrit : « J'aime mieux les hommes engagés que les littératures engagées⁴. » Sur ce point, il s'oppose à Jean-Paul Sartre qui prônait la littérature engagée. Il croyait que « la littérature est par essence prise de position⁵. »

S'il ne croyait pas que la littérature doit être engagée, Albert Camus était très actif dans le domaine politique. Il avait à l'esprit des idées pour la réforme sociale qui étaient bien

⁴ Albert Camus, *Carnets II. Janvier 1942 - mars 1951*. [ebook]. J.-M. Tremblay (ed.), Québec, 2010, disponible sur : < <https://b-ok.cc/book/1758896/af4b90> >, p. 263.

⁵ Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*. [ebook]. Paris, Gallimard, 1948, disponible sur : < <https://b-ok.cc/book/1053530/139fd2> >, p. 276.

établies dans des traditions moralistes et humanistes. En effet, on peut considérer Camus comme un moraliste. Tony Judt écrit :

*A 'moralist' in France has typically been a man whose distance from the world of influence or power allows him to reflect disinterestedly upon the human condition, its ironies and truths [...] a moralist in France was someone who told the truth*⁶.

Pendant sa vie, Camus a toujours été un protecteur de l'opprimé et de la liberté contre les systèmes totalitaires. En outre, il a rejoint la Résistance pendant l'occupation allemande à Paris et il a travaillé pour de nombreuses revues comme *Combat* et *Alger Républicain* qui exprimait de forts sentiments antifascistes. Camus faisait également partie de la Gauche qui s'opposait à l'Union Soviétique pour son totalitarisme, du Parti communiste français qu'il considérait comme un moyen pour combattre les inégalités entre Européens et indigènes en Algérie, et du Parti communiste algérien où il organisait le Théâtre du Travail. Il a fondé aussi le Comité français pour la fédération européenne et les Groupes de liaison internationale.

Son engagement politique ne finit pas là. Camus était un grand adversaire de la peine capitale parce qu'il la considérait comme étant immorale et « profondément nuisible⁷ ». En effet, en collaboration avec Arthur Koestler, il a écrit l'essai *Réflexions sur la peine capitale* en 1957. Albert Camus a rédigé la partie intitulée « Réflexions sur la guillotine », destinée à l'abolition universelle de la peine capitale. Cet essai est considéré comme une des premières raisons pour lesquelles il a gagné le Prix Nobel de littérature en 1957. Ce prix lui a été donné pour son œuvre qui met en lumière les cas de consciences humaines de son temps. Le

⁶ Tony Judt, *The Burden of Responsibility: Blum, Camus, Aron, and the French Twentieth Century*. [ebook]. Chicago, The University of Chicago Press, 1998, disponible sur : < <https://b-ok.cc/book/817409/5a7623> >, p. 121-122 : « En France, un 'moraliste' a généralement été un homme dont la distance du monde des influences ou de pouvoir lui permet de réfléchir de façon désintéressée sur la condition humaine, sur ses ironies et ses vérités [...]. Un moraliste en France était quelqu'un qui disait la vérité. » Nous traduisons.

⁷ Albert Camus, « Réflexions sur la guillotine », dans Albert Camus et Arthur Koestler, *Réflexions sur la peine capitale*. [ebook] J.-M Tremblay (ed.), Québec, 2010, p. 20.

sentiment contre « le plus prémédité des meurtres⁸ » a commencé au moment où il a entendu que son père s'est senti extrêmement mal après avoir été témoin d'une exécution publique. Cette anecdote est récurrente dans l'œuvre de Camus et est présente dans le contexte fictionnel de *L'Étranger*. Cette opposition n'est pas nécessairement philosophique et elle n'est pas fondée sur une théorie morale particulière, mais elle est humanitaire. Il voit la peine capitale comme une « dégoûtante boucherie, un outrage infligé à la personne et au corps de l'homme⁹. » C'est une vengeance sous le couvert de la loi et de la civilité qui la rend plus acceptable.

Outre son engagement politique, Albert Camus était également philosophe. C'est à l'Université d'Alger que sa fascination pour la philosophie a commencé. Après avoir rédigé un mémoire sur le philosophe néoplatonicien Plotin, il a obtenu sa licence en 1935. Il a affirmé que ceux qui ont influencé son pessimisme et son athéisme étaient Schopenhauer et Nietzsche¹⁰, et qu'il puise ses idées philosophiques de l'ancienne philosophie grecque, de Nietzsche et des moralistes du XVII^e siècle¹¹. Camus est souvent considéré comme un existentialiste à l'instar de Jean-Paul Sartre, de Simone de Beauvoir ou du philosophe allemand Martin Heidegger. Cependant, Camus rejetait cette appellation et il voulait plutôt être associé à une réflexion sur l'absurde. Ce rejet peut être aussi dû à la divergence des idées politiques entre lui et Sartre.

⁸ Albert Camus, « Réflexions sur la guillotine », *op. cit.*, p. 53.

⁹ *Ibid.*, p. 103.

¹⁰ Nietzsche et Camus s'intéressaient au nihilisme. Tous deux rejetaient le christianisme comme moyen pour trouver de la valeur dans le monde mais les conclusions qu'ils tirent de ce rejet sont extrêmement différentes. Camus recommandait l'acceptation du non-sens du monde tandis que Nietzsche soulignait la notion de « Übermensch », un être supérieur qui peut créer ses propres valeurs.

De plus, Schopenhauer et Camus traitent de la signification de la vie et du suicide. Si Camus voyait le suicide comme une défaite contre l'absurdité, Schopenhauer ne le considérait pas comme un refus.

¹¹ L'influence de l'ancienne philosophie grecque sur Camus peut être vue à travers un nombre de personnages mythologiques qui se trouvent dans ses œuvres (par exemple Sisyphe ou Prométhée) mais aussi dans sa philosophie. L'influence d'Épicure et de son hédonisme et le scepticisme est bien évidente.

De surcroît, Camus continuait la tradition des moralistes du XVII^e siècle en faisant une analyse de l'homme et de sa nature. Ils livrent souvent une critique de la société.

On sait à travers les *Carnets* que Camus avait prévu très tôt de construire son œuvre en trois cycles, dont chacun est composé d'un roman, d'un essai et d'une pièce de théâtre. Chaque cycle est constitué de l'examen d'un thème avec l'utilisation d'un mythe païen et des motifs bibliques. Le premier cycle traite de l'absurde et il est composé de *L'Étranger*, de *Mythe de Sisyphe* et de *Caligula*. C'est une investigation sur la condition humaine et du monde et un avertissement sur les dangers du totalitarisme. La révolte est le thème du second cycle, constitué de *La Peste*, de *L'Homme Révolté* et de *Les Justes*. Enfin, le troisième cycle traite de l'amour¹².

La notion d'Absurde est une caractéristique fondamentale de la condition humaine qui exprime un désaccord tragique dans l'existence. Doué de raison, l'homme cherche toujours du sens et de l'ordre dans l'existence, malgré l'incapacité d'en trouver un dans cet univers irrationnel, indifférent et silencieux. La vie n'a pas une raison d'être, et si elle apparaît en avoir une, elle sera toujours ce qui échappe à la compréhension. L'expérience de l'absurde naît d'une scission absolue avec les gestes quotidiens. Le quotidien est un tissu d'habitudes, lié à un entourage et à des rôles précis, qui fixe aux individus des tâches à accomplir¹³. L'homme du quotidien ne s'interroge pas et il vit une vie d'actions répétées quotidiennement. Cela apporte l'aliénation et la déshumanisation, deux thèmes présents dans l'œuvre de Camus. L'homme continue à suivre une routine jusqu'au moment où un événement l'oblige à se confronter à l'absurde. Pour Camus, un de ces moments est la mort d'un proche. Celle-ci confronte chacun à la certitude de la finitude de la vie et à l'étrangeté du monde, ce qui nous fait réfléchir. Étranger à lui-même et au monde, l'homme se demande pourquoi il vit. Il n'a plus qu'une certitude, celle de sa mort. En ce sens, nous sommes tous des condamnés à mort.

« L'absurde n'est pas dans l'homme [...] ni dans le monde, mais dans leur présence commune¹⁴. » Jean-Paul Sartre constatait que puisque la caractéristique dominante de

¹² À travers les *Carnets*, on sait que le troisième cycle a dû être composé de *Le Premier Homme*, *Don Faust* et *Le Mythe de Némésis* mais à cause de la mort de Camus, ce cycle reste inachevé.

¹³ Damien Darcis, « L'absurde ou la condition humaine », *ThéoRèmes*, 2017, p. 2.

¹⁴ Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, *op. cit.*, p. 50.

l'homme est qu'il existe dans le monde, l'absurde est, enfin, une partie inséparable de la condition humaine. À la vie est donnée de l'importance parce que l'homme doit vivre pour rencontrer l'univers et interagir avec l'absurde.

Comment peut-on répondre à l'absurdité de la vie ? Confronté à l'absurde, l'homme a deux solutions : il peut consentir à sa condition, ou, au contraire, chercher à la nier, à s'en évader. On peut fuir cette situation par le suicide qui, selon la formule de Camus, est le seul « problème philosophique vraiment sérieux¹⁵ », ou par la croyance en un être ou une idée, ce qui peut être défini comme un suicide philosophique. En effet, il était conscient du rôle rédempteur et consolant de la religion et cela constituait la source de sa rébellion. En revanche, le seul moyen de se libérer de l'absurde est de l'accepter. Ainsi, on peut vivre sa vie plus intensément en se plongeant dans les plaisirs de la vie ordinaire. Dans l'univers de Camus, celui qui accepte cette condition est considéré comme le héros de l'absurde. Sisyphe dans *Le Mythe de Sisyphe* est le portrait de ce héros. Ses caractéristiques sont qu'il reconnaît cette condition, il rejette le suicide et il accepte la lutte, toujours en vivant une vie au présent, avec une indulgence dans ses passions. Puisqu'il n'y a pas de vérité et de cohérence dans cet univers, l'homme absurde ne peut pas avoir de valeurs. Il ne croit pas en Dieu et n'a pas besoin de justification. Il est guidé par son intégrité et cela n'est pas guidée par un code moral. Camus décrit ce type d'homme comme « innocent » parce qu'il est libre de la moralité et alors libre de la culpabilité et du mal. Il peut mener une vie cohérente avec ses intérêts et ses désirs. Meursault, dans *L'Étranger*, peut être vu comme l'exemple du héros de l'absurde qui est décrit dans *Le Mythe de Sisyphe*. En libérant l'homme de la culpabilité, l'absurde lui permet de se tenir au plus près de ce qu'il sent et de ce qu'il désire.

L'Étranger, publié en 1942, se déroule dans l'Algérie natale de l'écrivain et traite d'un héros qui se caractérise par le détachement, Meursault. C'est un homme qui ne comprend pas le but de l'amour, du travail ou de l'amitié. Il est absolument solitaire, ne participant ni à la société ni à l'Histoire. Un jour, un peu par hasard, il tue un Arabe. Il ne connaît pas ses propres motivations et il finit par être condamné à mort. Ici, Camus soulève

¹⁵ Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, op. cit., p. 17.

un problème : comment un meurtrier peut-il être innocent ? Comment peut-il être une victime ? Sartre dit que ce roman a une étrangeté inquiétante, celle qui met le lecteur en état de malaise. *L'Étranger* est « donc un roman du décalage, du divorce et du dépaysement¹⁶. » Le livre « doit nous mettre *ex abrupto* 'en état de malaise devant l'inhumanité de l'homme'¹⁷. »

On commencera cette étude par une analyse des particularités du caractère du protagoniste. On se penchera sur ses relations et en particulière, celle qu'il a avec sa mère. Ensuite, on traitera du meurtre commis presque par hasard, causé par la mer et le soleil, et on étudiera plus en détail le procès et l'intolérance de la société face à ce qui est différent. Enfin, on examinera l'opinion d'Albert Camus sur le châtement infligé sur le protagoniste et comment cela combiné avec l'incarcération le transformera.

¹⁶ Jean-Paul Sartre, *Situations I*. [ebook]. Paris, Gallimard, 1947, disponible sur : < <https://b-ok.cc/book/854392/28dafc> >, p. 102.

¹⁷ *Ibid.*, p. 106.

Chapitre 1 - Un homme aliéné

L'Étranger plonge le lecteur immédiatement dans une atmosphère plutôt bizarre même si le décor est complètement ordinaire. À travers la présentation du protagoniste par les mots qu'il prononce, le but d'Albert Camus est de frapper et d'annoncer l'étrangeté de Meursault. Ses particularités présagent son destin funeste, dans un monde qui n'accepte pas celui qui est différent.

Meursault expérience une double aliénation : personnelle et sociale. L'aliénation personnelle a lieu parce qu'il ne réfléchit jamais. Il n'est pas préoccupé par des souvenirs mais il vit seulement pour le moment, visant à tirer la plus intensité possible de chaque expérience¹⁸. Sa vie le satisfait et il ne vise jamais le changement ou l'amélioration. Meursault est également aliéné de la communauté parce qu'il refuse le système social et il exprime des comportements négatifs par rapport aux autres hommes¹⁹. Il ne comprend pas que l'existence humaine est sociale mais il ne se considère pas différent et il se croit parfaitement adapté à son milieu.

Les principales étrangetés de son caractère sont son isolement des groupes sociaux et son impassibilité. Il est détaché émotionnellement des événements qui normalement suscitent des réactions fortes, comme la mort d'une mère ou l'offre d'amitié ou de mariage. Meursault préfère observer que s'impliquer et puisqu'il a passé toute sa vie sans être engagé, il reste étranger au monde.

L'objectif de ce chapitre est d'étudier l'apathie de Meursault, ses relations illusoires et son rapport avec sa mère. Toutes ces circonstances mènent à son éventuel procès et à son exécution.

¹⁸ Anthony Duff, « Psychopathy and Moral Understanding », *American Philosophy Quarterly*, vol. 14, n° 3, 1977, p. 193.

¹⁹ Adam Schaff, « L'appareil conceptuel de la théorie marxienne de l'aliénation », *L'homme et la société*, n° 41-42, 1976, p. 22.

1.1. Pourquoi un « étranger » ?

Meursault est le personnage principal de cette œuvre. Il est *L'Étranger* par excellence, caractérisé par son isolement, son détachement émotionnel et son apathie qui se voient dans divers aspects de sa vie. Ces caractéristiques sont reflétées dans le style simple et dépouillé du roman, ce que Roland Barthes appelle une « écriture blanche²⁰ ». Brian T. Fitch dit que pour Pierre-Henri Simon, ces attributs placent Meursault « hors de la normale²¹. » Selon *Le Trésor de la langue française*, un étranger est une personne « qui ne fait pas partie d'une collectivité donnée²² ». Un étranger est celui « qui est sans lien, sans rapport avec quelque chose, qui ne fait pas partie d'un ensemble, qui est différent d'autre chose²³ » et qui « n'arrive pas à se situer par rapport à lui-même, à la vie, à ce qui l'entoure²⁴ ». L'étrangeté est un sentiment non-social et elle exprime l'incommunicabilité entre l'homme et le monde.

Puisqu'il est détaché de son entourage, Meursault se limite seulement à le décrire. Il observe tout, même son propre comportement d'une perspective extérieure. Meursault déclare qu'« [il avait] un peu perdu l'habitude de [s]'interroger²⁵. » On peut ainsi constater qu'il est étranger à lui-même aussi. Dans ce sens, il va contre les croyances de Socrate qui affirmait qu'« une vie sans examen ne vaut pas la peine d'être vécue ». Comme un anthropologue, Meursault enregistre ses observations avec un détachement clinique au même temps qu'il est observé avec méfiance par les personnes qui l'entourent. En effet, les amis de Madame Meursault semblaient être à la veille « pour [le] juger²⁶ », comme des accusateurs muets.

²⁰ L'écriture blanche désigne un minimalisme stylistique caractéristique de la littérature d'après-guerre mais dont *L'Étranger* semble être le précurseur. C'est un type d'écriture « neutre ». Le terme est formulé par Roland Barthes dans *Le degré zéro de l'écriture*.

Dans *L'Étranger*, ce style froid parallèle l'insensibilité apparente et le nihilisme du protagoniste et de son entourage.

²¹ Pierre-Henri Simon, *Présence de Camus*, Paris, A. G. Nizet, 1962, p. 48 ; cité par Brian T Fitch, *The narcissistic text: a reading of Camus' fiction*, Toronto, University of Toronto Press, 1982, p. 56.

²² « TLFi », *TLFi*. [En ligne] [page consultée le 22 avril 2020]. < atilf.atilf.fr/ >.

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*

²⁵ Albert Camus, *L'Étranger*, Paris, Gallimard, 1942, p. 67.

²⁶ *Ibid.*, p. 14.

Le monde qui l'entoure n'interagit pas avec lui, parce qu'il manque complètement d'ouverture envers les hommes avec qui Meursault entretient seulement des relations superficielles²⁷.

Meursault ne semble pas être tellement différent de son entourage lorsqu'il aime la routine comme les autres. En effet, il est troublé parce que les funérailles de sa mère causent une interruption dans sa quotidienneté. À cet égard, on peut faire de lui une incarnation du héros de l'absurde théorisé par Albert Camus dans son essai philosophique *Le Mythe de Sisyphe*, publié en 1942. Le fait que Sisyphe soit contraint de rouler un rocher sur une colline pour toute l'éternité peut être une métaphore pour le travail répétitif et apparemment inutile dans les usines et les bureaux. Selon Camus, l'absurde est intensifié par un monde social et économique dominé par les routines quotidiennes et les répétitions :

Lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, tramway, quatre heures de travail, repas, sommeil et lundi mardi mercredi jeudi vendredi et samedi sur le même rythme²⁸

Meursault semble satisfait de la vie qu'il mène et ne voit aucune « raison pour changer [sa] vie²⁹. » En effet, il n'est pas attiré par le prospect d'un nouveau travail à Paris et son chef l'accuse de ne pas avoir d'ambition. Selon Patrick Day, cette condition de « stase » émotionnelle et professionnelle n'est pas ce que la société attend, et son comportement est marginal³⁰. Le problème est que ses habitudes ne sont pas tellement les mêmes que celles des autres. C'est pour cela qu'il est considéré comme un étranger. Il existait simplement, tandis que pour les autres, la vie avait un sens et il y avait un objectif pour lequel s'efforcer. Pour Meursault, la vie avait une signification intrinsèque. Elle ne nécessitait pas un objectif ultérieur pour la rendre significative. Il se rend compte de cela seulement après son emprisonnement parce que normalement, l'homme du quotidien ne s'interroge pas sur ce

²⁷ Valerio Agliotti, « « Solitaire ou solidaire » ? Le problème de la communauté chez Albert Camus », *Cahiers de la Méditerranée*, vol. 94, 2017, p. 211.

²⁸ Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, *op. cit.*, p. 29.

²⁹ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 46.

³⁰ Patrick Day, « A Comparative Study of Crime and Punishment in Ousmane Sembène's *Le Docker Noir* and Albert Camus' *L'Étranger* », *Africa Today*, vol. 52, n° 3, 2006, p. 85.

qu'il est ou sur ce qu'il fait. La mort de sa mère, de l'Arabe et sa prochaine exécution marquent une rupture avec le quotidien et le font réfléchir sur un pourquoi³¹.

Meursault passe beaucoup de temps sur son balcon, qui peut représenter la distance et l'incompréhension, tout ce qui donne la sensation de l'absurde. Puisque le balcon est dans une position élevée, il augmente la distance entre l'observateur et les passants et donne au lecteur une sensation de détachement. En bas, il y a les humains, tous comme Meursault, mais il ne comprend pas leurs gestes et leurs habitudes³². Il conçoit que des idées comme l'amitié, l'amour, la carrière et la mort sont importantes mais il ne comprend pas leur signification émotionnelle et morale³³. Il voit l'hypocrisie et la sentimentalité partout. À cet égard, il adopte une attitude enfantine. Un enfant suit et comprend les règles et les conventions de la société adulte mais il ne les internalise pas. Il n'en assume aucune responsabilité³⁴. Pour Duff, ce n'est pas l'incompréhension mais l'honnêteté qui empêche Meursault d'agir comme les autres. Il écrit :

Meursault has seen through the illusory concern with which others surround and support themselves: it is honesty, not incomprehension which explains his failure to act as others expect³⁵

On peut noter que Meursault comprend les attitudes morales des autres mais il est incapable de les suivre. Est-ce là une caractéristique d'une certaine forme d'attitude psychopathe ? Selon *Le Trésor de la langue française*, la psychopathie est une :

³¹ Herbert S. Gershman, « On L'Etranger », *The French Review*, vol. 29, n° 4, 1956, p. 299-305.

³² Jack I. Abecassis, « Camus's Pulp Fiction », *MLN*, vol. 112, n° 4, French Issue, 1997, p. 634.

³³ Anthony Duff, *op. cit.*, p. 193.

³⁴ Robert Champigny, *A pagan hero ; an interpretation of Meursault in Camus' The Stranger*. [ebook]. Rower Portis (trad.), Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1969, disponible sur : < <https://archive.org/details/paganherointerpr0000cham> >, p. 23.

³⁵ Anthony Duff, *op. cit.*, p. 193 : « Meursault a vu à travers les préoccupations illusoire par lesquelles les autres s'entourent et se soutiennent: c'est l'honnêteté et pas l'incompréhension qui explique son incapacité à agir comme les autres s'attendent. » Nous traduisons.

[...] déficience constitutionnelle ou précocement installée du contrôle des émotions et des impulsions, avec insuffisance des mécanismes d'adaptation au milieu³⁶.

Ce manque de contrôle pousse le psychopathe à adopter un comportement antisocial. La moralité d'un certain groupe peut être comprise par lui mais puisqu'il est malade moralement³⁷, il ne peut pas la suivre. La vie de Meursault est liée à la psychopathie parce que :

[...] he has never come to share in a common form of moral or emotional life, and thus can neither understand these dimensions to the lives of others, nor develop them in his own life³⁸.

Le psychopathe n'a aucune valeur sauf pour ce qui concerne ses désirs égoïstes immédiats. À cause de cela, Meursault est un étranger, ou mieux, un intrus, dans la société. Il n'a rien à partager avec elle et il n'attribue à nulle chose de la valeur puisque tout lui est complètement indifférent³⁹. Charles Moeller croit que « son absence de sens moral est effrayante⁴⁰ » et il proclame qu'« il y a du malade chez lui⁴¹ ». Meursault peut être vu comme la représentation d'un cas pathologique.

Sans être intrinsèquement immoral, l'homme de l'absurde et ainsi amoral. Il n'a pas de valeurs. Dans le monde occidental, c'est une croyance populaire que d'attribuer la moralité à la religion, mais l'homme absurde, tel que le dépeint Camus, ne croit pas en Dieu.

³⁶ « TLFi », *TLFi*. [En ligne]. [consulté le 22 avril 2020]. < atilf.atilf.fr/ >.

³⁷ La maladie morale est l'incapacité de choisir des valeurs morales.

³⁸ Anthony Duff, *op. cit.*, p. 198 : « il n'a jamais réussi à partager une forme collective de vie morale ou émotionnelle, et par conséquent il ne peut ni comprendre ces dimensions qui font partie de la vie des autres, ni à les développer dans sa propre vie. » Nous traduisons.

³⁹ Valerio Agliotti, *op.cit.*, p. 212.

⁴⁰ Charles Moeller, *Littérature du XXe siècle et christianisme. I. Silence de Dieu*, Paris, Casterman, 1954, p. 55 ; cité par Brian T Fitch, *The narcissistic text: a reading of Camus' fiction*, Toronto, University of Toronto Press, 1982, p. 56.

⁴¹ *Ibid.*

En effet, Meursault n'a aucun intérêt pour la religion et cela est scandaleux pour le croyant. On note qu'après avoir admis qu'il ne croit pas en Dieu devant le juge d'instruction, ce dernier l'appelle « monsieur l'Antéchrist⁴² ». Alors, non seulement il était étranger au monde, mais il était aussi étranger à Dieu. Meursault veut vivre seulement avec les certitudes de la vie. Il est guidé par son intégrité et pas par un code moral. Meursault mène une vie cohérente avec ses intérêts et ses désirs parce qu'il est libre de toute culpabilité. À cause de cela, on peut constater qu'il est un innocent ou un « idiot ». En effet, Meursault n'est ni bon ni méchant, ni moral ni immoral. Certains critiques disent que Meursault souffre d'anomie. Selon Émile Durkheim dans la préface de *De la division du travail social*, l'anomie « contredi[t] sur plus d'un point l'ordre moral existant⁴³. » En ce sens, elle semble être synonyme de croyances, de sentiments et de comportements immorales.

Étant libre de toute moralité, Meursault vit pour jouir des plaisirs sensuels du présent. En effet, les phrases du roman suivent le style littéraire d'Ernest Hemingway. Elles sont écrites au passé composé ou au présent. Selon Sartre, la phrase de *L'Étranger* est « une île⁴⁴ » et entre « chaque phrase et la suivante le monde s'anéantit et renaît⁴⁵ ». Cela montre un clivage total avec le passé et le futur. Le protagoniste donne plus d'importance à la quantité des expériences qu'à leur qualité. C'est l'aspect le plus significatif que Meursault partage avec le héros de l'absurde⁴⁶. Il essaie de vivre honnêtement, faisant tout ce qu'il veut et refusant de feindre des émotions. Il se réjouit uniquement des plaisirs naturels et il choisit ce que lui donne le plus de satisfaction. Meursault est vraiment épicurien. La félicité épicurienne consiste en l'absence de souffrance physique ou mentale : aponie et ataraxie⁴⁷. Les expressions rencontrées dans le roman tel que « cela m'était égal⁴⁸ » ou « cela ne veut rien

⁴² Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 72.

⁴³ Émile Durkheim, *De la division du travail social*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004, p. 66.

⁴⁴ Jean-Paul Sartre, *Situations I*, *op. cit.*, p. 109.

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ Valerio Agliotti, *op. cit.*, p. 211.

⁴⁷ Selon la philosophie épicurienne, ces deux termes sont liés aux plaisirs statiques. L'aponie est l'absence de troubles corporels tandis que l'ataraxie est l'absence totale de troubles de l'âme.

⁴⁸ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 42.

dire⁴⁹ » peuvent donner l'impression que Meursault est totalement indifférent. Peut-être qu'il faut plutôt parler d'ataraxie ou d'une absence de perturbation. Les émotions n'interviennent pas avec ses envies, les passions ne troublent pas son ataraxie et les désirs sociaux ne sont pas plus importants de ses désirs naturels⁵⁰. Meursault lui-même admet qu'« [il avait] une nature telle que [ses] besoins physiques dérangent souvent [ses] sentiments⁵¹. » Alors, on peut constater que Meursault est un égoïste. L'égoïsme constitue une situation où les hommes ne suivent pas les règles de conduite qui ont un conflit avec leurs intérêts personnels. Selon Durkheim,

Il est même presque inévitable que l'égoïste ait quelque aptitude au dérèglement; car, comme il est détaché de la société, elle n'a pas assez de prise sur lui pour le régler⁵².

Meursault est un homme du présent et à cause de cela, un futur limité ne rend pas la vie insignifiante pour lui. Il ne montre pas d'intérêt pour le futur. Cela est une caractéristique des psychopathes. Eux aussi, ils sont plus orientés vers la gratification immédiate et ils ne sont pas inquiétés par les objectifs futurs. C'est pour cela qu'ils ignorent la famille, la santé et le travail. L'orientation vers le présent plutôt que vers le futur peut offrir des critères pour excuser le psychopathe de la responsabilité : il n'apprend pas de l'expérience, il ne peut pas suivre un plan de vie et il n'est pas fiable⁵³.

Toutes ces caractéristiques peuvent être analysées de plus proche en étudiant les rapports entretenus par ce protagoniste et en faisant un contraste avec les relations entre les autres personnages.

⁴⁹ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 7.

⁵⁰ Robert Champigny, *op. cit.*, p. 30-32.

⁵¹ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 67.

⁵² Émile Durkheim, *Le suicide*, Paris, Félix Alcan, 1897, p. 655.

⁵³ Robert J. Smith, « The Psychopath as Moral Agent », *Philosophy and Phenomenological Research*, Vol. 45, No. 2, (Dec., 1984), p. 183.

1.2. Des relations superficielles

L'étrangeté de Meursault dont on a parlé dans la section précédente est évidente surtout dans les relations qu'il entretient. On peut dire qu'elles sont toutes sans passion, plutôt déterminées par impressions superficielles et accidentelles que par des liens émotionnels profonds. On trouve que Meursault n'aime pas communiquer, par exemple avec le soldat en route à Marengo ou les questions de Céleste. Quand même, il est une personne agréable. À cause de son aspect accommodant, il construit un nombre de relations fausses⁵⁴ : « Comme toujours, quand j'ai envie de me débarrasser de quelqu'un que j'écoute à peine, j'ai eu l'air d'approuver⁵⁵. » Ainsi, Meursault est incapable de former des relations complexes et profondes. Il traite les personnes selon ses propres désirs sans éprouver aucun sens de loyauté ou de devoir parce qu'il est libre des contraintes imposées par la société. Il éprouve seulement des besoins naturels. Meursault est l'individu pur ; il se suffit à lui-même. Il devient l'emblème de ce qui est défini comme une forme d'« anthropocentrisme strict⁵⁶ ». En effet, les relations de Meursault sont limitées au minimum : il respecte son patron, il est sensuel avec Marie et il est fidèle à Raymond. Ils sont des engagements minimalistes parce qu'ils représentent le minimum qu'il peut faire pour survivre⁵⁷. On peut être de l'idée que Meursault ne donne pas de l'importance à l'amitié, à l'amour et au travail par peur d'être déçu. Comme il a bougé les meubles de son appartement dans une seule chambre après la mort de sa mère, lui aussi, il s'est retiré psychologiquement en soi et il a réprimé ses émotions⁵⁸. Il fait preuve d'un comportement d'évitement ; un évitement de proximité émotionnelle⁵⁹.

⁵⁴ Robert Rogers, « Meursault's estrangement » dans *Self and Other*, NYU Press, 1991, p. 123.

⁵⁵ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 71.

⁵⁶ Arnaud Corbic, *Camus: l'absurde, la révolte, l'amour*. [ebook]. Paris, Les Édition de l'Atelier, 2003, disponible sur : < https://books.google.com.mt/books?id=CKHGHDErgmAC&printsec=frontcover&source=gbs_atb&redir_esc=y#v=onepage&q&f=false >, p. 48.

⁵⁷ Jack I. Abecassis, *op. cit.*, p. 632.

⁵⁸ William T. Conroy, Jr, « Meursault's Repression: Maman and Murder », *College Literature*, vol. 7, n° 1, 1980, p. 42.

⁵⁹ Robert Rogers, *op. cit.*, p. 125.

Meursault, peut-il souffrir de l'état d'esprit appelé par Émile Durkheim « anomie » ? Cela est une condition aliénée et indifférente où l'on se sent complètement détaché des autres et ne peut trouver aucun moyen de partager leurs valeurs et leurs sympathies. Le dérèglement dans ce sens, c'est être isolé psychologiquement des autres et ne pas avoir de relations. Ne pas avoir une identité, c'est que Marx voulait dire en partie par la notion d'aliénation⁶⁰. Selon lui, l'auto-aliénation est une situation où l'homme s'aliène par rapport à la société et à ses institutions ou par rapport à lui-même⁶¹. Dans le dernier cas, on peut parler « d'une aliénation par rapport au rôle social que l'homme assume réellement, par rapport à ce qu'il *est* effectivement, comparativement à ce qu'il *voudrait être*⁶². » En ce sens, on peut constater que Meursault ne se considère pas comme un étranger jusqu'à son procès. Il pense qu'il est exactement comme tous les autres. En effet, chez Céleste, il voit une « bizarre petite femme⁶³ ». Elle a le rôle de miroir parce qu'elle dévoile à Meursault comment la société le voit mais le fait qu'il l'appelle « bizarre » montre qu'il se considère comme un homme normal tandis qu'on voit que Marie réserve le même adjectif pour lui : « elle a murmuré [qu'il était] bizarre, qu'elle [l]'aimait sans doute à cause de cela⁶⁴ ».

Selon Richard Schacht, l'aliénation réfère à une séparation de quelqu'un ou de quelque chose avec qui ou quoi on était ou devrait idéalement être uni⁶⁵. Si cette aliénation est « malade », Ramakant Sinari constate qu'elle aurait des conséquences négatives comme l'anomie, l'éloignement social, la maladie mentale, le délit et le suicide⁶⁶.

Les personnes qui jouent un type de rôle dans la vie de Meursault incluent Raymond, Salamano, Emmanuel, Céleste et Masson. Il a des bonnes relations avec eux et en effet,

⁶⁰ A. R. Mawson, « Durkheim and Contemporary Social Pathology », *The British Journal of Sociology*, vol. 21, n° 3, 1970, p. 307.

⁶¹ Adam Schaff, *op. cit.*, p. 15.

⁶² *Ibid.*, p. 22.

⁶³ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 48.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 47.

⁶⁵ Gavin Rae, « Alienation, authenticity and the self », *History of the Human Sciences*, vol. 23, n° 4, 2010, p. 27.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 30.

Céleste et Raymond le considèrent comme un ami. Céleste est le propriétaire d'un café où Meursault déjeune souvent. Raymond, un homme à la « moralité douteuse⁶⁷ », est un des voisins de Meursault, un souteneur qui se proclame « magasinier⁶⁸ ». Il a une maîtresse qu'il traite très mal. En contraste avec notre protagoniste qui ne s'engage jamais, Raymond agit avec émotion et initiative et il veut se venger de sa maîtresse, soupçonnée d'être infidèle. Pour faire cela, il demande à Meursault d'écrire une lettre. On note que peut-être l'amitié de Raymond envers ce dernier, au contraire de celle d'Emmanuel, est un peu intéressée parce que l'invitation à la plage s'avère être seulement un prétexte pour le téléphoner au travail et lui dire de l'avertir en ce qui concerne les Arabes⁶⁹. Ce point est aussi évident parce que c'est seulement quand Meursault écrit la lettre que Raymond l'appelle un ami : « Maintenant, tu es un vrai copain⁷⁰ ». On peut voir cela également chez Salamano qui parle « avec volubilité⁷¹ » à Meursault et se montre sympathique seulement quand il veut être consolé⁷². Mais on voit que Meursault est capable d'être un vrai ami. Il console Salamano quand il était en deuil pour son chien et il aide Raymond avec la lettre, il le protège de la police en faisant un faux témoignage en sa faveur et il ne nie pas leur amitié.

En dépit de son détachement, les connaissances de Meursault le considèrent comme un ami. La preuve de cela est qu'ils témoignent en sa faveur pendant son procès. Céleste dit qu'il est un homme honnête et que c'était en effet le hasard qui a causé le meurtre. Cela indique peut-être qu'il partage la même philosophie du monde que Meursault. Le fait que Raymond l'aide avec son témoignage prouve aussi qu'il est un vrai ami. Masson, l'ami de Raymond qui invite Meursault à la plage, témoigne aussi en faveur de son bon caractère.

⁶⁷ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 99.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 33.

⁶⁹ William T. Conroy, Jr, *op. cit.*, p. 41.

⁷⁰ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 36.

⁷¹ *Ibid.*, p. 42.

⁷² William T. Conroy, Jr, *op. cit.*, p. 41.

On a déjà mentionné que Raymond maltraite sa maîtresse. Entre eux, on trouve une relation maître-esclave parce qu'il la tape régulièrement et il prétend la posséder. Cette relation rappelle celle entre Salamano et son chien. La seule différence est que si après avoir été battu et insulté (« Salaud! Charogne!⁷³ »), le chien part et ne se manifeste plus, la maîtresse revient toujours vers son amant possessif et cruel⁷⁴. Cette femme est la principale possédée de l'histoire. Elle l'est physiquement et économiquement par Raymond, mais aussi par Meursault au moyen de la lettre mensongère qu'il écrit⁷⁵. Même si Meursault ne montre pas la cruauté exposée par Raymond envers Marie, leur relation est aussi une de possession physique. Leur liaison a commencé le jour après les funérailles de la mère de Meursault. Ils sont allés nager, au cinéma à regarder une comédie et puis, ils ont couché ensemble⁷⁶. Tous ces faits seront utilisés contre l'homme pendant son procès. À cause de cela, Marie peut être vue comme la figure de la femme funeste, qui rapproche le héros de sa mort. Les destins de Marie et de la Mauresque se ressemblent beaucoup. Toutes deux sont les maîtresses d'hommes qui les traitent comme des objets de satisfaction et elles acceptent ce jeu d'amour physique. Elles suivent des logiques insolites : comme la maîtresse de Raymond restait avec un homme possessif, Marie a demandé à Meursault de l'épouser sachant qu'il ne l'aimait pas⁷⁷. Pourquoi faire cela ? Peut-être parce qu'elle ne voulait pas rester célibataire. À cette époque-là, c'était un destin à éviter pour les femmes. Peut-être aussi qu'elle voulait avoir des enfants lorsqu'elle était encore jeune⁷⁸.

Pourquoi la relation de Meursault et Marie est-elle une relation de possession physique ? Héros hédoniste⁷⁹, Meursault se livre seulement aux plaisirs et à la gratification immédiate. La femme symbolise la famille, le futur et les projets et ainsi, Meursault

⁷³ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 31.

⁷⁴ Vincent Grégoire, « Les femmes et Meursault dans L'Étranger », *Romanic Review*, vol. 90, n° 1, 1999, p. 57.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 52.

⁷⁶ Albert Camus, *op. cit.*, p. 22-24.

⁷⁷ Vincent Grégoire, *op. cit.*, p. 58.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 59.

⁷⁹ Le hédonisme est une doctrine philosophique selon laquelle la recherche du plaisir et l'évitement de la souffrance constituent le but de la vie.

s'accroche au présent, la seule vérité qui existe à ses yeux⁸⁰. Il aime la compagnie de Marie et ses relations sexuelles avec elle, mais il ne l'aime pas. Sa joie quand il la touche, l'admiration qu'il éprouve envers elle et le besoin qu'il a pour elle peuvent être confondus avec un sentiment amoureux. Mais en réalité, il ne s'agit pas d'amour parce que ce sentiment ne signifie rien pour Meursault : « cela ne signifiait rien mais que sans doute [il] ne l'aimai[t] pas⁸¹. » Quand elle lui demande de l'épouser, Meursault réagit comme il l'avait fait quand Raymond lui dit qu'il était son copain : « cela [lui] était égal [...] [ils pourraient] le faire si elle le voulait⁸². » Il ne feint aucune émotion quand l'amitié ou l'amour lui sont offerts. Il est toujours honnête mais il est si détaché émotionnellement qu'il est incapable de participer au contrat social qui exige de répondre malhonnêtement quelques fois pour protéger les sentiments d'autrui ou notre intérêt personnel⁸³.

C'est comme si l'amour et la tendresse persistaient seulement pendant le contact physique. Pour Meursault, Marie est seulement un corps auquel il fait l'amour et qu'il désire. En effet, quand il l'évoque, il utilise souvent le verbe « avoir envie de ». Il voit en elle la possibilité d'un amour immédiat, charnel et sensuel. Alors que Marie le considère comme un tout physique et spirituel, il ne considère en elle qu'un corps fragmenté et sexuel. Certaines parties du corps (« seins⁸⁴ », « ventre⁸⁵ », « jambes⁸⁶ », « cheveux⁸⁷ ») et les vêtements que Marie porte (« belle robe à raies rouges et blanches⁸⁸ », « sandales de cuir⁸⁹ ») émoustillent sa

⁸⁰ Vincent Grégoire, *op. cit.*, p. 61.

⁸¹ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 46.

⁸² *Ibid.*

⁸³ Patrick Day, *op. cit.*, p. 85.

⁸⁴ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 23.

⁸⁵ *Ibid.*

⁸⁶ *Ibid.*, p. 56.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 23.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 38.

⁸⁹ *Ibid.*

sensualité et provoquent son désir⁹⁰. Il est clair qu'elle éprouve un sentiment plus profond pour lui. En effet, elle le soutient toujours et s'intéresse à sa vie.

Un autre personnage féminin essentiel pour Meursault est sa mère. Malgré son absence, sa présence est ressentie tout au long du roman. Pourquoi est-elle considérée comme la principale coupable de la condamnation de son fils ?

⁹⁰ Vincent Grégoire, *op. cit.*, p. 61.

1.3. La figure maternelle

Le monde tel que le perçoit Meursault est composé de deux types de femmes : celles qui sont jeunes et souriantes et celles plus âgées et sévères. Il y a une relation de possession avec les premières, dont faisaient partie Marie et la Mauresque. Elles sont l'Éros incarné tandis que les femmes plus âgées représentent Thanatos ou la mort⁹¹. Les femmes de l'asile, et surtout la mère du protagoniste, font partie de cette catégorie. Toutes ces femmes sont destinées à l'effacement et à l'oubli, un aspect évoqué par l'infirmière présente au début de l'œuvre⁹². Par sa grande absence, Madame Meursault peut être vue comme le personnage central de *L'Étranger*. Le fait que la narration commence avec sa mort indique que Meursault considère cet événement comme la cause principale de son exécution⁹³.

L'aspect dominant de la relation entre le couple mère-fils est le manque de communication. À cet égard, on peut considérer le roman comme une sorte d'autobiographie romancée de la vie d'Albert Camus. Lui aussi, il avait une mère silencieuse et ainsi, Meursault se révèle comme un personnage autobiographique. La mère de Camus, Catherine, était sourde et avait difficulté à parler à cause d'une maladie de jeunesse. Par conséquent, elle est devenue quasiment muette. La relation entre Camus et sa mère est décrite dans un récit autobiographique, intitulé « Entre oui et non » dans *L'envers et l'endroit*⁹⁴.

Le « caractère taciturne⁹⁵ » de Meursault s'étend à sa relation avec sa mère qui, elle aussi, était très silencieuse. En traitant tous les gens dans sa vie selon ses propres désirs, quand il n'a rien à dire à sa mère, il la met dans un asile. Cela est aussi la raison pour laquelle il ne la visite presque jamais. En outre, « cela [lui] prenait [s]on dimanche – sans compter

⁹¹ Dans la mythologie grecque, Eros est le dieu de l'Amour tandis que Thanatos est la personnification de la Mort. Les deux termes sont également utilisés par Sigmund Freud dans son *Au-delà du principe de plaisir* où il les attribue aux pulsions de vie et de mort.

⁹² Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 10.

⁹³ Terry Otten, « "Maman" in Camus' "The Stranger" », *College Literature*, vol. 2, n° 2, 1975, p. 105.

⁹⁴ Alfredo Verde, « Délit, procès et peine dans *L'Étranger* d'Albert Camus », *Déviance et Société*, vol. 19, n° 1, 1995, p. 25.

⁹⁵ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 68.

l'effort pour aller à l'autobus, prendre des tickets et faire deux heures de route⁹⁶. » On peut constater que Meursault ne connaît plus très bien sa mère à partir du moment où il se sépare d'elle. Il pense qu'elle est athée alors qu'elle ne l'est pas et il est surpris de découvrir qu'elle avait recommencé sa vie, qu'elle avait des amis et même un amoureux⁹⁷. Le fait de la mettre dans l'asile est une décision presque imposée à Meursault parce qu'il croit ne pas avoir d'autre choix. On apprend du directeur que Madame Meursault n'était pas contente d'avoir été mise là au début, mais il rassure le fils en affirmant qu'il ne devrait pas se sentir coupable d'avoir fait cela. Cependant, seulement en soulevant la question, il sous-entend que Meursault a probablement fait preuve d'insensibilité en faisant cela. Mais le fils considère cette décision comme la chose normale à faire puisqu'il n'avait pas assez d'argent. En effet, il s'est étonné quand il apprend que ses voisins n'étaient pas d'accord avec cette décision. Pour eux, c'est comme si Meursault avait déjà enterré sa mère par cette action.

Le caractère unique du protagoniste est évident dès les premières lignes du roman : « Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas⁹⁸. » Il n'apparaît pas perturbé par le fait qu'il ne peut pas savoir la date exacte de la mort de sa mère et ses mots indiquent qu'il n'éprouve pas une grande émotion pour cette perte. Il refuse de feindre les émotions et, en effet, il ne pleure pas aux funérailles de sa mère et il ne se met pas en deuil. Non seulement il ne pleure pas mais il se surprend quand il entend la plus chère amie de sa mère pleurer pendant la veille. Cela dénote que les sentiments dépressifs lui sont vraiment étrangers. La veille de l'enterrement, il boit du café, il fume et il dort, tout comme d'habitude, et il ne se sent pas obligé d'agir différemment par respect. Le directeur s'est étonné quand il voit le calme de Meursault aux funérailles et quand il entend que Meursault ne savait pas l'âge de sa mère. Il dit seulement qu'elle avait « une soixantaine d'années⁹⁹ ». Le fait que le héros ne veuille pas voir le cadavre peut être aussi surprenant. Tous ces événements seront utilisés contre lui pendant le procès parce que, comme on le verra, l'accusation se focalisera plutôt sur les relations de cet homme, qui précèdent toutes le meurtre.

⁹⁶ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 9.

⁹⁷ Vincent Grégoire, *op. cit.*, p. 49.

⁹⁸ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 7.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 28.

Le détachement éprouvé par Meursault expose un contraste frappant avec les liens passionnés qu'entretiennent les autres personnages entre eux. Des exemples de cela sont la rancune entre Raymond et sa maîtresse, l'amour et la haine entre Salamano et son chien et la tendre amitié entre Madame Meursault et Thomas Pérez, un des résidents de l'asile. Le lien émotionnel entre ces derniers est authentique et on voit qu'ils étaient si inséparables que les autres résidents disaient qu'il était son fiancé. Contrairement à Meursault, Monsieur Pérez avait éprouvé « une très grosse peine¹⁰⁰ » à la perte de son amie.

En dépit de son indifférence, est-il possible que Meursault aime, à sa propre manière, sa mère ? Meursault est réticent en ce qui concerne ses sentiments et quand on lui demande de les exprimer, il a peur de le faire. En effet, il évite d'aller chez Céleste le dimanche pour ne pas répondre aux questions sur les funérailles. Malgré cela, Sartre note que le fils :

[...] désigne toujours sa mère du mot tendre et enfantin de « maman » et il ne manque pas une occasion de la comprendre et de s'identifier à elle¹⁰¹.

Les faits qu'il ait abandonné l'université pour s'occuper d'elle, qu'il répète ses « maximes » et qu'il voulût voir son corps immédiatement, sont aussi preuves d'amour¹⁰². Mais il semble que Meursault l'aime justement parce qu'elle est sa mère. Il dit : « Sans doute, j'aimais bien maman, mais cela ne voulait rien dire¹⁰³. » L'amour du héros pour sa mère est pour le moins compliqué et bizarre et la société ne le comprend pas. On ne devrait pas aimer une mère parce que c'est dicté mais on doit l'exprimer par le comportement que l'on a envers elle :

¹⁰⁰ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 92.

¹⁰¹ Jean-Paul Sartre, *Situations, I*, *op. cit.*, p. 101.

¹⁰² Vincent Grégoire, *op. cit.*, p. 48.

¹⁰³ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 67.

*Only I can create the tie that unites me to the other. [...] "That little boy is not my brother." But if I cry over him, he is no longer a stranger to me. It's my tears that decide. Nothing is decided before me*¹⁰⁴.

On pourrait comparer leur relation avec celles entre Raymond et sa maîtresse ou entre Salamano et son chien. En frappant plusieurs fois la Mauresque, Raymond et elle entretiennent un rapport de type sadomasochiste¹⁰⁵. Le rapport mère-fils est aussi imprégné de sadisme¹⁰⁶ mais il y a une différence parce que le sadisme de Raymond est actualisé tandis que celui de Meursault est seulement potentiel. Peut-être que certains gens considéreraient comme hostile l'envoi de la mère à l'asile¹⁰⁷, mais en réalité, c'est ce que fait la majorité des Français aujourd'hui.

Dans *Albert Camus. L'Étranger*, Françoise Bagot écrit qu'« on peut supposer qu'il s'était établi entre Meursault et sa mère une relation sadique¹⁰⁸ » comparable à celle entre Salamano et son chien. Dans les deux cas, l'animal et la mère sont toujours là et ils passent le temps à suivre Salamano et Meursault « des yeux en silence¹⁰⁹. » Les deux hommes donnent aussi l'impression de mépriser les compagnons pour lesquels, en réalité, ils ont des sentiments. La différence est que quand le chien de Salamano disparaît, l'homme « avait l'air agité¹¹⁰ », « il pleurait¹¹¹ » et il se mettait en deuil tandis que Meursault évite de penser à sa

¹⁰⁴ Margaret A. Simons, Marybeth Timmerman, Mary Beth Mader, *Philosophical Writings*. [ebook]. Urbana and Chicago, University of Illinois Press, 2004, disponible sur : < <https://b-ok.cc/book/4982988/295f82> >, p. 93 : « Seulement je peux créer le lien qui m'unit à l'autre. [...] "Ce petit garçon n'est pas mon frère." Mais si je pleure pour lui, il ne m'est plus étranger. Ces sont mes larmes qui décident. Rien n'est décidé pour moi. » Nous traduisons.

¹⁰⁵ Le sadomasochisme est une pratique sexuelle qui utilise la douleur, la domination et l'humiliation pour obtenir du plaisir. Le terme est formé à partir de « sado », en référence au Marquis de Sade, et « masochisme », en référence à Von Sacher-Masoch, qui écrivait sur le plaisir obtenu à travers la soumission.

¹⁰⁶ Le sadisme est le fait d'infliger de la souffrance physique ou morale sur autrui pour obtenir du plaisir.

¹⁰⁷ Alfredo Verde, *op. cit.*, p. 24-25.

¹⁰⁸ Françoise Bagot, *Albert Camus. L'Étranger*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993, p. 88.

¹⁰⁹ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 9.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 42.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 44.

mère après sa mort¹¹². Cependant, il y a un contraste parce que si le rapport entre Meursault et sa mère se caractérise par l'indifférence, celui entre Salamano et son chien est caractérisé par la terreur que le vieil homme lui inflige¹¹³.

Dans *L'Étranger*, la figure de la mère est omniprésente. Sa présence est ressentie jusqu'à la fin du roman parce que malgré son silence et son infirmité, elle aide son fils à lui faire comprendre la vie, les aspects les plus positifs comme ceux qui sont négatifs. Il est ironique que Meursault n'ait jamais compris ou parlé avec sa mère quand elle était encore vivante. C'est seulement quand elle meurt et qu'il se rapproche de sa propre mort qu'il commence à s'identifier à elle. Sans sa mort, Meursault « n'aurait sans doute pas été condamné à mort pour matricide moral¹¹⁴ ». En ce sens, on peut reprendre ce que dit Anthony Rizzuto dans « Camus and a Society Without Women » à propos de la figure de la mère : « *they at least have the dignity of being essential mediums for these strange rites of passage from life into death*¹¹⁵ ». Elles assument peut-être le rôle d'une Médée ou peut-être dans le cas de Madame Meursault, d'une sorte de Béatrice¹¹⁶.

¹¹² William T. Conroy, Jr, *op. cit.*, p. 44.

¹¹³ Vincent Grégoire, *op. cit.*, p. 49.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 47-48.

¹¹⁵ Anthony Rizzuto, « Camus and a Society without Women », *Modern Language Studies*, vol. 13, n° 1, 1983, p. 6 : « au moins, elles ont la dignité d'être des intermédiaires essentiels pour ces rites de passage étranges de la vie à la mort ». Nous traduisons.

¹¹⁶ Vincent Grégoire, *op. cit.*, p. 68.

Chapitre 2 - Un crime et un procès absurde

L'enfance que l'écrivain a passé à Belcourt en Algérie a laissé une empreinte sur lui. Le but de ce chapitre est de voir l'effet que le temps passé dans ce quartier a eu sur Albert Camus dans sa rédaction de *L'Étranger*.

L'environnement méditerranéen ensoleillé et chaud est souvent mentionné dans les œuvres de Camus et il a un rôle majeur dans *L'Étranger*. On trouve que Meursault, le héros hédoniste, est extrêmement influencé par les éléments. Pour lui, la chaleur et le soleil ont une fonction ambivalente. Ils peuvent être tendres mais aussi très cruels, comme on peut le noter à travers la scène du meurtre de l'Arabe, et ils provoquent fréquemment la fatigue. Au contraire, la mer, associée à la mère, est vue comme une entité affectueuse par Meursault.

De plus, le thème de l'étranger a toujours été cher à Camus. Un Pied Noir dans la communauté algérienne, il savait bien ce qui signifie être l'« autre » dans la société. En effet, ce sont exactement ces caractéristiques qu'il donne au protagoniste du roman. On note que Meursault n'est pas le seul étranger mais Camus l'oppose à une autre figure de paria dans la société : l'Arabe. Cela indique que l'auteur était également bien conscient du racisme qui existait dans cette colonie.

Familier avec le système pénal français, Albert Camus utilise son écriture pour le dénoncer. Le crime de Meursault semble surréel et son procès et sa condamnation sont une parodie de justice. Il dévoile un système qui, injustement, punit tout ce qui n'est pas d'accord avec ses valeurs, seulement parce qu'il le considère menaçant. Cela donne lieu à l'application de la notion de « meurtrier innocent¹¹⁷ » à Meursault.

¹¹⁷ Alfredo Verde, *op. cit.*, p. 29.

2.1. Le crime, un accident ?

L'environnement dans lequel un auteur grandit a toujours une influence sur sa création. C'est le cas aussi d'Albert Camus. Avec une enfance passée dans le climat chaud de Belcourt en Algérie, la nature méditerranéenne trouve toujours sa place dans son œuvre. La célébration hédoniste et presque primitive de la nature et de la vie sensuelle est claire dans *L'Envers et l'Endroit* et dans *Noces*. Dans *L'Étranger*, on note que la chaleur du soleil imprègne l'environnement physique de la première partie et semble mener Meursault à commettre le crime.

Meursault est un être sensible. Il l'est à l'air de la nuit, à l'odeur des fleurs et à la beauté de la campagne mais ce sont la chaleur et la lumière qui semblent avoir un effet très intense sur lui. Il est sensible à la « belle lumière de fin d'après-midi¹¹⁸ » de la « salle très claire, blanchie¹¹⁹ » où se trouvait sa mère mais quand le concierge avait allumé la lumière, Meursault a « été aveuglé par l'éclaboussement soudain de la lumière¹²⁰ » et elle le fatiguait. En effet, l'influence de la lumière sur lui est souvent accompagnée d'une sensation de fatigue. Même le jour des funérailles, « le ciel était déjà plein de soleil. Il commençait à peser sur la terre et la chaleur augmentait rapidement¹²¹ » et « l'éclat du ciel était insoutenable¹²². » L'environnement se fait intolérable même chez le juge d'instruction où « la chaleur se faisait de plus en plus grande¹²³ ». Ainsi,

Meursault apparaît totalement sans défense, sans peau psychique (Bick, 1968; Anzieu, 1985) ou d'écran pare-excitations en termes freudiens (Freud, 1920): comme un nouveau-né qui en naissant est agressé par une tempête de perceptions (Pichon-Rivière et Baranger, 1959), Meursault est

¹¹⁸ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 11.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 10.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 12.

¹²¹ *Ibid.*, p. 18.

¹²² *Ibid.*, p. 20.

¹²³ *Ibid.*, p. 71.

blessé par le soleil, assommé par la chaleur et le bourdonnement des insectes¹²⁴.

L'effet de la nature sur le protagoniste peut être ressenti surtout dans la scène où il tue l'Arabe sur la plage. La persécution de la part du soleil, incarnation du « père »¹²⁵, se trouve partout dans le roman mais dans ce cas, elle a des conséquences funestes.

Pourquoi, Meursault a-t-il tué l'Arabe ? Son crime peut être considéré comme un sacrifice fait pour un ami, parce qu'en réalité, c'est Raymond qui avait un problème avec l'Arabe. Mais on voit que quand Meursault tire contre cet homme, il ne pense pas à son ami. Même les événements qui ont précédé le crime étaient accidentels. Distract par le soleil, il tue l'Arabe de manière fortuite, presque que comme si c'était intéressant de voir comment l'on se sent quand l'on tire sur la gâchette. Mais on note que Meursault n'avait pas tellement tiré parce que « la gâchette a cédé¹²⁶ ». Le meurtre apparaît inexplicable et Meursault est ainsi étranger à son crime. On verra que la nature presque accidentelle du meurtre marquera un contraste avec le long processus de la peine capitale infligée sur le coupable.

Quand Meursault évoque cet épisode, il insiste sur le manque de préméditation et sur le « hasard¹²⁷ ». Si le crime était un accident, est-ce qu'on peut dire que Meursault était vraiment coupable ? Est-il légalement innocent ? Son acte semble être une réaction en relation à une persécution ressentie comme concrète parce que le soleil et le reflet de la lame

¹²⁴ Alfredo Verde, *op. cit.*, p. 24.

¹²⁵ Avec d'autres symboles comme la foudre, le vent, l'arme et le phallus, les rayons du soleil représentent souvent le principe masculin des forces fertilisantes qui fécondent la terre-mère. Selon Jung, l'archétype paternel est un ensemble de forces physiques et sociales opposées. Le père peut être une figure positive, qui motive avec son énergie et son affection et qui discipline ; ou un père des ombres qui est caractérisé par la rigidité et l'autoritarisme. Si le père est un tyran, cet archétype exerce une pression tyrannique sur l'enfant. Il maintient l'individu dans une inertie enfantine qui n'ose pas affronter le monde extérieur et les contenus du monde intérieur. L'enfant, pris par la crainte de son père, aura tendance à trouver refuge dans la mère protectrice. Ces caractéristiques sont plutôt présentes chez Meursault.

¹²⁶ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 64.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 89.

du couteau de l'Arabe lui blessent vraiment les yeux. Selon l'article 221-6 du code pénal français :

[...] le fait de causer [...] par maladresse, imprudence, inattention, négligence ou manquement à une obligation de prudence ou de sécurité imposée par la loi ou le règlement, la mort d'autrui constitue un homicide involontaire¹²⁸.

Ces meurtres découlent souvent d'émotions très fortes. Dans le cas de Meursault, le soleil provoque chez lui ces sentiments et il ne peut pas les contrôler. Dans *Le Suicide*, Émile Durkheim définit l'anomie comme une régulation insuffisante des désirs humains¹²⁹ et cette condition peut en effet résulter en « récriminations violentes contre la vie en générale¹³⁰ » ou en « des menaces et des plaintes contre une personne en particulier¹³¹ ».

La mer et le soleil peuvent être associés à la figure de la mère et à celle du père. Les allusions au soleil évoquent toujours une atmosphère de violence tandis que la mer est une source de réconfort. La mer ou la mère représente l'amour, la liberté, la sexualité et la vie, mais aussi la mort. Le soleil, c'est le père, celui qui unit la mer et la terre mais qui maîtrise et détruit¹³². Ces deux éléments mènent directement à la mort de l'Arabe parce qu'ils poussent Meursault vers la plage isolée où le soleil le fait tuer l'Arabe. Cet homme a ici une fonction vitale, parce que c'est lui qui empêche l'accès à la source, à l'ombre qui est la mère idéalisée, et laisse Meursault à la merci du soleil et de la mer.

¹²⁸ « Code Pénal », *Section 2 : Des Atteintes Involontaires à La Vie (Articles 221-6 à 221-7) - Légifrance* [En ligne]. 2 novembre 2018 (page consultée le 21 avril 2020), < beta.legifrance.gouv.fr/codes/id/LEGIARTI000024042647/2011-05-19 >.

¹²⁹ Bruce DiCristina, « Durkheim's theory of anomie and crime: A clarification and elaboration », *Journal of Criminology*, vol. 93, n° 3, 2016, p. 313.

¹³⁰ Émile Durkheim, *Le Suicide*, *op. cit.*, p. 647.

¹³¹ *Ibid.*, p. 647-648.

¹³² Carl A. Viggiani, « Camus' L'Etranger », *PMLA*, vol. 71, n° 5, 1956, p. 877-879.

On peut voir dans cette situation le complexe œdipien décrit par Sigmund Freud dans son *Interprétation des rêves*. Le complexe se réfère au désir sexuel inconscient de l'enfant envers son parent du sexe opposé et son mépris envers son parent du même sexe. Dans le contexte de *L'Étranger*, le triangle se forme par la mer, le soleil et Meursault. La mère est incarnée par la mer qui est bienveillante tandis que le soleil, comme le père, est souvent cruel et autoritaire. Son hostilité est constamment mentionnée : « le jour, déjà tout plein de soleil, m'a frappé comme une giflé¹³³. » C'est le soleil qui le provoque à tirer contre l'Arabe, et ce n'est pas l'Arabe que Meursault cherche à détruire, mais plutôt l'éclat du soleil sur la lame. Ainsi, Meursault peut être vu comme une figure œdipienne.

L'antagonisme présumé du soleil envers Meursault émerge comme une réaction à la relation amoureuse que ce dernier entretient avec la mère et, par conséquent, avec la mer. Meursault a une union sexuelle avec la mer au moins trois fois dans le roman. La première est la rencontre avec Marie qui pose les bases pour la séduction parce que le matin, il a « cherché dans le traversin l'odeur de sel que les cheveux de Marie y avaient laissée¹³⁴ ». La deuxième fois est quand Marie l'enseigne un jeu et peu après, il se dépêchent vers son lit, et la dernière et quand ils s'embrassent dans l'eau : « J'ai senti ses jambes autour de moi et je l'ai désirée¹³⁵. »

Ce qui trouble Meursault est l'alliance qu'existe entre les parents. La mère, combinée au père, n'est plus bienveillante, mais elle devient menaçante. La tentative de Meursault d'atteindre la source est contrariée par le reflet de la lame qui le frappe sur le front. Le soleil fait cela avec la complicité de la mère. Les éléments qui donnaient du plaisir à Meursault (la mer, le soleil, le ciel, la plage) sont maintenant unis pour former une force hostile qui menace de le détruire. La promenade de Meursault en quête de la source peut être expliquée comme

¹³³ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 52.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 24.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 56. Cf. John Fletcher, « Interpreting L'Étranger », *The French Review. Special Issue*, vol. 43, n° 1, 1970, p. 164.

un désir inconscient de trouver la mère¹³⁶. La lutte pour vaincre la figure de la mère va jusqu'à la mort. Mais ce fils n'arrive jamais à s'unir avec la mère. En effet, il constate qu'en prison, au début, sa cellule donnait sur la mer mais, après le verdict, on l'avait déplacé dans une autre chambre qui le privait de cette vue. Tous ces aspects sont même évoqués dans le nom du protagoniste. Alfredo Verde écrit :

Meursault dérive de Mersault, protagoniste du roman *La mort heureuse*, première version de *L'Étranger*. Et Meursault, selon Camus même, vient de mer et soleil. Mer et soleil, mais aussi mère et soleil, ou mort et soleil, ou encore meurtre et soleil ; ou, enfin, mère seulement. Tous les termes du roman : la mère, la solitude, la mort, le meurtre, la mer, le soleil semble être évoqués dans ce nom¹³⁷

Selon Francia, le crime pourrait être interprété comme un parricide symbolique qui sert en même temps à nier la culpabilité matricide. Meursault se sent coupable d'avoir abandonné sa mère vers la fin de sa vie et pour calmer ce sentiment, il détourne sa rage contre l'Arabe, symbole du père. Peut-être que ce crime représente inconsciemment un acte autopunitif de la part de Meursault parce qu'il sait qu'il sera châtié pour son délit. Nathan Leites parle d'un héros qui inconsciemment se sent coupable et qui expie cette culpabilité en ce qui concerne le manque de sensibilité exposé envers sa mère en organisant ses propres funérailles¹³⁸.

Fait accompli, Meursault se rend compte d'avoir interrompu le calme de la journée : « [il] avai[t] détruit l'équilibre du jour¹³⁹ » et que « c'était comme quatre coups brefs [qu'il] frappai[t] sur la porte du malheur¹⁴⁰. » Étant l'homme de la nature, la communauté le considère comme un danger et elle fera du tout pour l'expulser.

¹³⁶ Ben Stoltzfus, « Camus's *L'étranger*: A Lacanian Reading », *Texas Studies in Literature and Language*, vol. 31, n° 4, hiver 1989, p. 522-523.

¹³⁷ Alfredo Verde, *op. cit.*, p. 24.

¹³⁸ Robert Rogers, *op. cit.*, p. 121.

¹³⁹ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 64.

¹⁴⁰ *Ibid.*

2.2. Une communauté intolérante

Le meurtre de l'Arabe précipite le héros dans le malheur qu'on a mentionné précédemment. Le moment du jugement dans la salle d'audience a été présagé dans la première partie de *L'Étranger* parce que Meursault a le sentiment qu'il est jugé plusieurs fois. Un exemple est dans l'asile où il a « eu un moment l'impression ridicule qu'ils [les résidents] étaient là pour [le] juger¹⁴¹. »

Au procès, la question n'est pas si Meursault est coupable. Il l'est et il l'admet. L'accusation essaie de prouver la préméditation, mais non sur la base de quelque preuve concernant le délit lui-même. Meursault n'essaie jamais de justifier ses actions et il ne fait rien pour dissuader le juge de préméditation malgré le fait qu'il ressent que l'absence de réponse satisfaisante est nuisible pour son dossier. Sans admission d'intention, l'accusation doit remettre en question son comportement dans la vie quotidienne. L'apathie et l'insensibilité du protagoniste sont évoquées comme preuves qu'il serait un psychopathe¹⁴².

Selon Albert Maquet, les juges sont plus agacés par ce que Meursault *est*, que par ce qu'il *fait*. Il constate : « Le meurtre de l'Arabe n'est qu'un prétexte. Au-delà de la personne de l'accusé, les juges veulent détruire la vérité qu'il incarne¹⁴³. » Le procès le condamne plutôt pour son manque de respect envers les règles non-dites de la communauté que pour le délit. En effet, la plus grande partie du procès sera consacrée aux événements précédents au meurtre. Ce qu'on avait considéré comme les bizarreries du caractère de Meursault sont les caractéristiques qui seront utilisées dans la salle d'audience pour le décréter coupable du meurtre.

Les arguments employés contre Meursault concernent principalement sa relation avec sa mère, la liaison qu'il entretient avec Marie et son amitié avec Raymond. Madame

¹⁴¹ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 14.

¹⁴² Patrick Day, *op. cit.*, p. 85-86.

¹⁴³ Albert Maquet, *Albert Camus ou l'invincible été*, Paris, Nouvelles Éditions DeBresse, 1956, p. 41.

Meursault est constamment mentionnée durant le procès. Dans la communauté, l'amour filial est souvent célébré comme un sentiment naturel et à son avis, Meursault n'a pas donné le respect qui est dû à la mère, « érigée [...] en sacro-sainte figure nationale¹⁴⁴ ». En effet, le procureur passe plus de temps à parler d'elle que du meurtre et il souligne l'insensibilité de Meursault, l'accusant d'un crime comparable à celui du parricide.

Meursault has killed his mother symbolically, has not made a public sacrifice before the idol of the mother. He has killed the myth of the mother within himself, which is equivalent to killing, in addition, the myth of the father, which is equivalent to killing a father¹⁴⁵

Le fait qu'il eût mis sa mère dans l'asile, et son comportement pendant les funérailles, sont présentés comme preuves qu'il ne l'aimait pas et ils s'avèrent être les tournants dans les arguments contre lui. L'avocat de Meursault se rend compte de l'absurdité de ces arguments et il demande : « Enfin, est-il accusé d'avoir enterré sa mère ou d'avoir tué un homme ?¹⁴⁶ » Le procureur réplique : « Oui [...] j'accuse cet homme d'avoir enterré une mère avec un cœur de criminel¹⁴⁷. » L'époque ne peut pas tolérer ce manque de respect envers une mère, de surcroît envers une veuve. En effet, elle va pousser Meursault dans les bras d'une autre « veuve », la guillotine. C'est Balzac qui, dans *Le Père Goriot*, avait affirmé que la Veuve est le « nom plein de terrible poésie que les forçats donnent à la guillotine¹⁴⁸ ».

La liaison que Meursault entretient avec Marie se révèle également néfaste pour son dossier. Sous contre-interrogatoire, Marie révèle que leur relation a commencé le jour suivant les funérailles de Madame Meursault et les personnes dans la salle d'audience sont

¹⁴⁴ Vincent Grégoire, *op. cit.*, p. 50.

¹⁴⁵ Robert Champigny, *op. cit.*, p. 75 : « Meursault a tué symboliquement sa mère. Il n'a pas fait un sacrifice public devant l'idole de la mère. Il a tué le mythe de la mère lui-même, ce qui équivaut à tuer, de surcroît, le mythe du père, ce qui équivaut à tuer un père ». Nous traduisons.

¹⁴⁶ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.* p. 96.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 97.

¹⁴⁸ Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*, Paris, Gallimard, 1971, p. 267. Cf. Vincent Grégoire, *op. cit.*, p. 51.

répugnées. Le procureur décrit cette liaison comme « la débauche la plus honteuse¹⁴⁹ ». Le fait que Meursault soit plus occupé à regarder un film de Fernandel, une comédie, que de pleurer sa mère, était inexplicable pour la société.

Un autre argument utilisé contre lui est son amitié avec Raymond. Ce dernier avait tout admis : que Meursault avait écrit la lettre, qu'il n'était pas intervenu quand Raymond frappait sa maîtresse et qu'il avait donné un faux témoignage. Pour se défendre, Meursault pouvait nier leur amitié mais puisqu'il est très sincère, il confirme tout. L'honnêteté de Meursault met la machine sociale en difficulté et il contribue, lui-même, à sa propre condamnation.

À travers ces arguments, on peut remarquer que le système judiciaire apparaît comme étant symptomatique de la société française et des attitudes de cette époque-là. Selon l'accusation, tous ces faits exposent que Meursault a pu vraiment préméditer le meurtre justement parce qu'il a pu tuer de manière figurée sa mère¹⁵⁰. Mais si on sait que cet homme est incapable d'anticiper un futur travail à Paris ou son mariage avec Marie, comment a-t-il pu préméditer le meurtre ? La société essaie d'expliquer et de comprendre le crime. Elle n'arrive pas à trouver la motivation qu'elle cherche si ardemment et ainsi, Meursault est qualifié de « psychopathe » et de « monstre moral¹⁵¹ ».

En réalité, le protagoniste sera condamné parce que son athéisme, son immoralité présumée, son individualisme et son manque de tendresse envers sa mère vont à l'encontre des valeurs de l'époque¹⁵². Il transgresse les tabous les plus élémentaires : la famille, les obsèques et la religion. Les personnes mesurent les faits et leurs jugements selon les systèmes de valeur et les modèles individuels qu'ils possèdent. Ainsi, Meursault est victime de certains jugements négatifs. Marx discute de l'« *entmenschlischer Mensch* » ou de ce qu'on connaît

¹⁴⁹ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 96.

¹⁵⁰ Alfredo Verde, *op. cit.*, p. 28.

¹⁵¹ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 96. Cf. Herbert S. Gershman, *op. cit.*, p. 304.

¹⁵² Vincent Grégoire, *op. cit.*, p. 50.

comme « la vie inhumaine ». Cela veut indiquer qu'il y a un modèle de ce qui est « humain » et de ce qui ne l'est pas¹⁵³. En ce sens, Meursault incarne tout ce qui est « inhumain ». Et c'est pour cela que l'acte de cet homme est jugé de façon négative. Selon Durkheim, « Un acte est criminel quand il offense les états forts et définis de la conscience collective¹⁵⁴. » Les lois criminelles représentent ces sentiments et ils sont réaffirmés par l'imposition du châtement.

Le délit lui-même est effacé du procès. Pourquoi c'est le caractère de Meursault qui est condamné plutôt que le meurtre de l'Arabe ? Le premier va contre ce qui était accepté tandis que le meurtre est cohérent avec les règles de la ségrégation. Le manque de caractérisation de l'Arabe est un commentaire sur le colonialisme. Il est une victime sans nom et sans visage ; le soleil et le stéréotype nous aveuglent. On ne peut pas voir ses traits et le racisme efface son identité¹⁵⁵. L'opposition entre l'Algérien Pied Noir et l'Arabe était une image abstraite de l'ordre naturel qui reste incontesté durant le procès¹⁵⁶. Meursault l'ingrat est plus important que Meursault le meurtrier, parce que ce dernier a menacé d'exposer la séparation entre Européens et Arabes par son acte. Ainsi, la barrière raciale reste cachée pour continuer à apparaître naturelle et normale. Le système pénal n'a aucun droit de juger Meursault pour ce meurtre puisqu'il a déjà tué l'Arabe socialement et légalement en le privant de son identité. À la fin, la victime est encore plus isolée que Meursault parce qu'il est oublié par les autorités, par les témoins, par la presse et par le criminel¹⁵⁷. Le fait que Meursault ne montre aucun remords peut signifier ou qu'il est incapable de ce sentiment dans n'importe quelle situation ou peut-être qu'il partageait les mêmes préjugés raciaux de son peuple. Cette discrimination se note également en prison où il y a « plusieurs détenus, la plupart des Arabes¹⁵⁸. » Ils restent surpris en voyant Meursault incarcéré.

¹⁵³ Adam Schaff, *op. cit.*, p. 23.

¹⁵⁴ Émile Durkheim, *De la division du travail social*, *op. cit.*, p. 144.

¹⁵⁵ Christopher C. Robinson, « Theorizing Politics after Camus », *Human Studies*, vol. 32, n° 1, 2009, p. 4.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 5.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 6.

¹⁵⁸ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 73.

On peut remarquer que certains aspects du procès comme les témoins présents et ceux qui n'ont pas été convoqués, les questions posées, le manque d'un argument convaincant pour légitime défense et la sanction extrême imposée, le rendent invraisemblable. De surcroît, le procès va contre l'Histoire puisque la discrimination envers les Arabes dans le monde francophone était si prépondérante qu'aucun « blanc » n'aurait été jugé pour avoir tiré contre un Arabe qui, de plus, avait un couteau¹⁵⁹. Si l'avocat de la défense avait demandé l'acquittement sur la base de légitime défense, il aurait probablement convaincu le jury.

¹⁵⁹ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 63.

2.3. La théâtralité du système judiciaire

Le système pénal est un nouvel univers pour Meursault où règnent des lois bizarres selon lesquelles les hommes sont ce qu'ils disent d'être et l'ambivalence n'est pas acceptée¹⁶⁰. Son crime détruit son désir pour l'ombre de l'anonymat et le pousse dans le feu des projecteurs de l'attention publique¹⁶¹.

Solitude proper to the condition of the guilty consists at once of being held and being rejected. It is an isolation under the look of others. It is being exhibited as a sacred mask. Meursault's situation is that of an idol, though this idol is designed to arouse a sacred horror and not sacred admiration [...] Meursault is rejected by the actors, nevertheless he is maintained on stage in the beam of a spotlight¹⁶².

La persécution que Meursault avait ressenti sur la plage de la part du père semble continuer dans ce milieu. Maintenant, la figure paternelle est incarnée par les symboles d'autorité comme les juges, le procureur, les policiers et le chapelain. Tous ces personnages contribuent au destin tragique du héros parce qu'ils le condamnent à mort. Ils sont associés à la peine capitale en ce qu'ils sont des instruments d'incarcération ou de la mort¹⁶³.

La théâtralité du procès se voit notamment parce qu'il est présenté comme un long rituel qui inclut des autorités publiques et religieuses. Meursault est exclu de cette cérémonie, surtout quand son avocat l'imite. Son amour pour la justice et son innocence le rendent étranger face à la communauté théâtrale. Il remarque qu'il avait « la bizarre impression [qu'il

¹⁶⁰ Alfredo Verde, *op. cit.*, p. 27.

¹⁶¹ W. D. Redfern, « The Prisoners of Stendhal and Camus », *The French Review*, vol. 41, n° 5, 1968, p. 650.

¹⁶² Robert Champigny, *op. cit.*, p. 87 : « La solitude propre à la condition du coupable consiste à la fois en étant tenu et rejeté. C'est une isolation sous le regard des autres. Cela est présenté comme un masque sacré. La situation de Meursault est celle d'une idole, bien que cette idole soit désignée afin de susciter une horreur sacrée et non une admiration sacrée [...] Meursault est rejeté par les comédiens mais il est retenu sur scène dans le faisceau d'un projecteur. » Nous traduisons.

¹⁶³ Carl A. Viggiani, *op. cit.*, p. 875.

avait] d'être de trop, un peu comme un intrus¹⁶⁴. » Le procès a lieu comme s'il n'est pas présent. Personne ne lui demande son opinion, et son existence n'a aucune importance¹⁶⁵.

[...] on avait l'air de traiter cette affaire en dehors de [lui]. Tout se déroulait sans [son] intervention. [Son] sort se réglait sans qu'on prenne [son] avis¹⁶⁶.

Il reste toujours un étranger. Meursault l'est pour les juges, pour le public, mais surtout pour le magistrat, pour le procureur et pour le chapelain. Étranger aux yeux de la collectivité théâtrale, Meursault est transformé peu à peu en un étranger à ses propres yeux.

During the trial, Meursault presents himself as astonished, uncomprehending. He knows he is a criminal, he attempts to grow accustomed to the conventions that this implies socially, but the comedy of the tribunal, the sentimental and mythic language, are beyond his comprehension¹⁶⁷.

De plus, la sphère légale est comme une scène qui fonctionne plutôt par la fiction que par les faits et au lieu de la vérité, il y a la vraisemblance¹⁶⁸ : « Voilà l'image de ce procès. Tout est vrai et rien n'est vrai¹⁶⁹ ! »

¹⁶⁴ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 85.

¹⁶⁵ Avi Sagi, *Albert Camus and the Philosophy of the Absurd*. [ebook]. Batya Stein (trad.), Amsterdam, Rodopi, 2002, disponible sur : < https://books.google.com/books?hl=en&lr=&id=7vXcgMcC-zQC&oi=fnd&pg=PA5&dq=albert+camus&ots=vDsU4b35si&sig=5DDzBWF3CZBmeL_nFrV98JV6Cpg&redir_esc=y#v=onepage&q=albert%20camus&f=false >, p. 22.

¹⁶⁶ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 98.

¹⁶⁷ Robert Champigny, *op. cit.*, p. 83 : « Pendant le procès, Meursault se présente comme étonné et il ne comprend pas. Il sait qu'il est un criminel, il tente de s'habituer aux conventions sociales que cela implique, mais le comique du tribunal, le langage sentimental et mythique, dépassent sa compréhension. » Nous traduisons.

¹⁶⁸ Brian T. Fitch, *op. cit.*, p. 53.

¹⁶⁹ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 92.

Meursault est jugé sur son caractère ambivalent et sur sa déviance des normes sociales. Dans *L'Étranger*, la société a le pouvoir de détruire un homme et de l'envoyer à l'échafaud pour ses croyances et son inhabilité à se conformer aux principes sociaux¹⁷⁰. Meursault est décrit comme un être horrible, consciemment hostile et mauvais. Il est transformé d'un psychotique en un criminel¹⁷¹. Camus expose que ce qui est important pour évaluer la culpabilité ou l'innocence est comment la société, et ainsi le jury qui en est un microcosme, perçoit l'accusé¹⁷². Le procès a moins lieu dans la salle d'audience que devant le tribunal de l'opinion publique¹⁷³.

Meursault est condamné parce que la société, qui devrait assumer un rôle maternel et protéger ses citoyens, le considère comme une menace pour sa stabilité et sa paix. Ainsi, il devient l'« ennemi ». Le procureur constate : « le vide du cœur tel qu'on le découvre chez cet homme devient un gouffre où la société peut succomber¹⁷⁴. » Il sera exécuté pour enseigner aux autres que les individus de sa nature ne peuvent pas vivre dans une société qui se proclame « civilisée »¹⁷⁵. Punir sert à établir les confins du permis, à distinguer un « dedans » d'un « dehors » social¹⁷⁶. L'homme naturel aux croyances étranges et amORALES représente un danger pour la communauté. Lorsque Meursault tue l'Arabe, la société a peur parce qu'elle ne comprend ni l'aspect naturel de son caractère ni une façon d'être qui fait abstraction du « contrat » social. La collectivité finit pour le considérer comme un individu antisocial. Si on considère ce dérèglement comme une forme d'anomie et « si l'anomie est un mal, c'est avant tout parce que la société en souffre, ne pouvant se passer, pour vivre, de cohésion et de régularité¹⁷⁷. »

¹⁷⁰ Ève Morisi, « To Kill a Human Being: Camus and Capital Punishment », *South Central Review*, vol. 31, n° 3, 2014, p. 50.

¹⁷¹ Alfredo Verde, *op. cit.*, p. 28.

¹⁷² Patrick Day, *op. cit.*, p. 84.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 83.

¹⁷⁴ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 101.

¹⁷⁵ Snehsata Manav, « Albert Camus and Capital Punishment: A Review of "Reflections of the Guillotine" », *Ruminations*, vol. 3, 2012, p. 8.

¹⁷⁶ Kai T. Erikson, *Wayward Puritans: A Study in the Sociology of Deviance*, New York, John Wiley & Sons, 1966 ; cité par Alfredo Verde, *op. cit.*, p. 30.

¹⁷⁷ Émile Durkheim, *De la division du travail social*, *op. cit.*, p. 10.

*Rejecting the mask, Meursault cannot participate in the society of masks. And since the collective myth has taken the place of nature, since there are no longer living individuals but only masks, whoever rejects mask and myth reduces himself to zero*¹⁷⁸.

Lorsqu'il transgresse les règles, il est expulsé pour libérer la communauté du mal. Comme tout type de châtiment (la déportation, la prison, l'exil, le talion), la caractéristique de la peine de mort est l'expulsion.

Le procès se présente comme une situation ironique parce qu'en réalité, Meursault n'est jamais poursuivi pour meurtre. On constate que le souci d'Albert Camus n'est pas tellement de mettre en scène la culpabilité ou l'innocence de cet homme mais la base sur laquelle la culpabilité est établie et la punition est effectuée¹⁷⁹. Si les personnes sont poursuivies pour des mauvaises raisons quand en réalité elles sont coupables, c'est plutôt une réflexion sur l'habileté de ceux qui ont le pouvoir dans la société de juger les autres que sur la disculpation ou l'allègement de la culpabilité de l'accusé. Par conséquent, Meursault est responsable du meurtre, mais ses accusateurs doivent prendre responsabilité de leur mode de poursuite¹⁸⁰. En effet, un des motifs qui semblent motiver l'écriture de ce roman est d'exposer un système judiciaire qui punit injustement l'étranger. Albert Camus condamne et fait une parodie des thèmes du juge et du jugement. Les figures institutionnelles sont dépeintes de manière satirique¹⁸¹. De surcroît, Camus amplifie le verdict pour exemplifier l'exagération des attentes humaines envers les autres. Le procureur et le magistrat sont des caricatures des valeurs sociales mal interprétées. La satire montre que l'absurde peut mener un homme à perdre ses valeurs et à accuser des innocents. En un certain sens, Meursault devient la porte-parole de l'écrivain. En effet, il fait trois fois référence au système judiciaire

¹⁷⁸ Robert Champigny, *op. cit.*, p. 75-76 : « En rejetant le masque, Meursault ne peut pas participer dans la société des masques. Et puisque le mythe collectif a remplacé la nature, puisqu'il n'y a plus d'individus vivants mais seulement des masques, quiconque rejette le masque et le mythe se réduit à zéro. » Nous traduisons.

¹⁷⁹ Patrick Day, *op. cit.*, p. 84.

¹⁸⁰ Edward Sagarin et Robert J. Kelly, « Responsibility and Crime in Literature », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 477, 1985, p. 19.

¹⁸¹ Alfredo Verde, *op. cit.*, p. 27.

comme étant « mécanique ». Ce système est faillible parce qu'il est composé d'êtres humains. C'est un concept mentionné également par Camus dans ses « Réflexions sur la guillotine ».

[...] c'est justement la dissymétrie entre le crime commis et le crime pour lequel il [Meursault] est condamné qui fait apparaître le terme d'*assassin innocent*. Un tel paradoxe illustre bien la nature ambiguë de la justice pénale, qui punit un coupable mais qui, en le punissant, le place dans une position qui ne peut que le définir innocent¹⁸²

Meursault refuse de jouer le jeu et en ce sens on peut le comparer avec Socrate, le martyr de la vérité, parce que, comme lui, Meursault refuse de flatter le jury pour être libéré. À cause de cela, il est supérieur à ceux qui le jugent¹⁸³. La présentation du procès comme une parodie de justice consiste en une inculpation des juges. Selon Brian T. Fitch, l'assassinat de l'Arabe et la condamnation exemplaire pour un autre délit non commis, le matricide, s'unissent pour former la figure du meurtrier innocent¹⁸⁴. On ressent de la pitié pour Meursault et de la colère envers ses juges. Dans un premier temps, on avait assumé une position plutôt détachée envers le héros puis progressivement le lecteur commence à s'identifier à lui. Sartre constate que :

L'étranger qu'il veut peindre, c'est justement un de ces terribles innocents qui font le scandale d'une société parce qu'ils n'acceptent pas les règles de son jeu¹⁸⁵.

Albert Camus avait affirmé que Meursault est « le seul Christ que nous méritions ». C'est vrai qu'il a créé une victime mais il devient une aussi parce qu'il prend sur lui la faute

¹⁸² Alfredo Verde, *op. cit.*, p. 30.

¹⁸³ Ron Srigley, « "It was there that it all started": Meursault's Ascent in Albert Camus' *The Stranger* », dans Peter Francev, *Albert Camus's The Stranger: Critical Essays*, UK, Cambridge Scholars Publishing, 2014, p. 139-140.

¹⁸⁴ Brian T. Fitch, *L'étranger d'Albert Camus: un texte, ses lecteurs, leurs lectures; étude méthodologique*, Larousse, 1972, p. 37.

¹⁸⁵ Jean-Paul Sartre, *Situations I, op. cit.*, p. 96-97.

de tous et vit son calvaire personnel¹⁸⁶. Chez Camus, comme chez Dostoïevski selon Freud, le criminel est quasiment un rédempteur. La communauté le plaint parce qu'il représente sa partie coupable et en allant au supplice, il a la possibilité d'expier sa peine¹⁸⁷. Comme Christ, Meursault n'est pas tellement un déviant parce qu'il maintient ceux qui devraient être les vraies valeurs de la société. Tous deux sont poursuivis et condamnés pour un crime qu'ils n'ont pas commis. Un jeu est joué, un rituel réalisé, mais ils n'étaient pas d'accord avec les règles.

¹⁸⁶ Moya Longstaffe, « A Happy Life and a Happy Death: The Quest of Camus's *Etranger* », *The French Review*, vol. 64, n° 1, 1990, p. 54.

¹⁸⁷ Alfredo Verde, *op. cit.*, p. 30.

Chapitre 3 - Une transformation apportée par la condamnation

Toute la vie de Meursault apparaît comme une préparation à la rencontre finale avec le père, associé à l'autorité et à la peine de mort et qui, dans l'imagination du héros, sera dans la foule qui assistera à son exécution. Ce chapitre visera à étudier les institutions qui se révèlent essentielles au développement caractériel du protagoniste.

La critique du système judiciaire livrée dans le dernier chapitre par l'évocation de sa théâtralité continue. Engagé politiquement, Albert Camus a toujours défendu les droits des plus opprimés et sa lutte en faveur de l'abolition de la peine capitale n'a jamais cessé. Elle se prolonge également dans *L'Étranger* où on remarque que certaines idées exprimées dans « Réflexions sur la guillotine » seront reprises par Meursault, comme s'il était la porte-parole de l'auteur.

Finalement, après une vie apathique, le protagoniste commence à s'interroger. Les réflexions de Meursault sur la peine capitale sont le résultat de sa condamnation à mort et de son enfermement qui l'éloigne des expériences physiques et des personnes qu'il connaissait. Ainsi, la prison devient le lieu de transformation, comparable à la caverne dans *La République* de Platon avec tous ses obstacles¹⁸⁸. Meursault se rend compte que l'absurde est une particularité essentielle de la vie humaine. Il reconnaît que cela est le produit de l'indifférence de l'univers face aux hommes. Ainsi, il devient le héros de l'absurde que dépeint Camus dans *Le Mythe de Sisyphe*¹⁸⁹.

¹⁸⁸ Serge Doubrovsky, « Sartre and Camus: A Study in Incarceration », *Yale French Studies*, vol. 25, 1960, p. 92.

¹⁸⁹ Carl A. Viggiani, *op. cit.* p. 886.

3.1. La critique de la peine capitale

On peut constater que *L'Étranger* fait partie de la lutte qu'Albert Camus menait contre la peine capitale. L'écrivain et son protagoniste sont liés également par cela. Tous deux font des réflexions sur la guillotine et avaient un père absent. Le seul souvenir de lui est qu'il s'est senti mal après avoir été témoin d'une exécution publique. À cet égard, *L'Étranger* apparaît comme un récit autobiographique :

Je ne l'avais pas connu. Tout ce que je connaissais de précis sur cet homme, c'était peut-être ce que m'en disait alors maman : il était allé voir exécuter un assassin. Il était malade à l'idée d'y aller. Il l'avait fait cependant et au retour il avait vomi une partie de la matinée¹⁹⁰.

Si dans le roman, la figure paternelle est d'une façon ou une autre associée au supplice, Jean Gassin affirme que la « bizarre petite femme¹⁹¹ » est la personnification de la guillotine qui va exécuter Meursault. Sa voix est « précise¹⁹² » et elle a des « gestes précis¹⁹³ » et « saccadés¹⁹⁴ ». En effet, c'est la guillotine qui tue avec « beaucoup de précision¹⁹⁵ ». À la façon du couperet, elle marche dans la rue « avec une vitesse et une sûreté incroyables¹⁹⁶ » et elle suit « son chemin sans dévier¹⁹⁷ ». Cette femme funeste incarne aussi la mort qui regarde le héros tout au long du procès. Elle joue le rôle de miroir pour donner des signes prémonitoires en ce qui concerne le sort de Meursault.

¹⁹⁰ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 108-109.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 48.

¹⁹² *Ibid.*

¹⁹³ *Ibid.*

¹⁹⁴ *Ibid.*

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 111.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 48.

¹⁹⁷ *Ibid.*

Camus considérait la peine capitale comme un « assassinat administratif¹⁹⁸ ». En effet, cet épisode est parallèle à celui du crime dans le roman. Pour l'écrivain, c'est une légalisation des désirs destructeurs et homicides, normalement contrôlés mais toujours présents chez l'homme. La seule pensée qu'une personne puisse être tuée par un protocole organisé le repoussait. Pourquoi, selon lui, « la peine de mort souille notre société et ses partisans ne peuvent la justifier en raison¹⁹⁹ » ?

On doit d'abord rappeler ce que Camus avait dit sur l'absurde. Cela est la condition de tous les hommes qui sont mis dans ce monde sans aucun motif et, doués de sens, ils cherchent toujours une raison à leur existence. Ce sens n'existe point et s'il existe, on sera toujours incapable de le comprendre. Devant tous ces mystères, l'homme a une seule certitude : qu'il va mourir. Si on suit ce raisonnement, la peine capitale sert seulement à renforcer l'absurde parce qu'elle affaiblit la révolte individuelle de chaque homme contre la mort et aussi la solidarité fondée sur cette révolte²⁰⁰. Comme le constate Robert Champigny,

The label of guilt changes nothing about the fact of dying. The condemnation to death imparted by men is nothing but a theatrical gesture, for it is nature that condemns the individual to death²⁰¹

La société devrait s'occuper de la correction et de l'amélioration du coupable après un crime. Au lieu de cela, les autorités s'occupent des exécutions qui se font au nom de la communauté. Lorsqu'elle condamne un homme à mort et représente la victime innocente, elle prétend être complètement irréprochable. La réalité est que la société est loin d'être innocente, et puisque personne n'est né un criminel, elle a sa propre part dans la création des criminels :

¹⁹⁸ Albert Camus, « Réflexions sur la guillotine », *op. cit.*, p. 36.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 21.

²⁰⁰ Snehsata Manav, *op. cit.*, p. 1.

²⁰¹ Robert Champigny, *op. cit.*, p. 90 : « L'étiquette de culpabilité ne change rien sur le fait de mourir. La condamnation à mort infligée par les hommes n'est qu'un geste théâtral, car c'est la nature qui condamne l'individu à mort ». Nous traduisons.

[...] la victime, certes, est innocente. Mais la société qui est censée la représenter peut-elle prétendre à l'innocence ? N'est-elle pas responsable, au moins en partie, du crime qu'elle réprime avec tant de sévérité ?²⁰²

La société ne se proclame pas seulement innocente mais aussi absolue. Quand un homme tue, il risque d'être condamné à mort, mais avec l'institutionnalisation de la peine de mort, ceux qui exécutent le criminel ne risquent rien. Il n'y a plus d'égalité. « Ceux qui font couler le plus de sang sont les mêmes qui croient avoir le droit, la logique et l'histoire avec eux²⁰³. » Cela est un des points soulignés par *L'Étranger*, qui arrive à la conclusion qu'en réalité, il n'y a point de meurtre innocent.

Le problème réside dans le fait que les autorités cachent les horreurs de la peine capitale. Camus reprend ce que Victor Hugo proclame dans *Les Misérables* : qu'on peut être indifférent à ce supplice pourvu qu'on n'ait jamais assisté à une exécution, et il dit : « La survivance de ce rite primitif n'a été rendue possible chez nous que par l'insouciance ou l'ignorance de l'opinion publique²⁰⁴ ». Sa brutalité et la douleur qu'il inflige sont cachés par une rhétorique neutre ou euphémique. Dans *L'Envers et l'Endroit*, Albert Camus affirme :

Qu'on ne nous raconte pas d'histoires. Qu'on ne nous dise pas du condamné à mort : « Il va payer sa dette à la société », mais : « On va lui couper le cou. » Ça n'a l'air de rien. Mais ça fait une petite différence²⁰⁵.

Camus veut ouvrir les yeux du peuple aux horreurs masquées de la guillotine puisque c'est en son nom qu'elle est permise. Cet acte est accepté aveuglément parce que les autorités masquent sa monstruosité mais aussi parce qu'il était fait depuis toujours et alors, on a cessé d'y réfléchir.

²⁰² Albert Camus, « Réflexions sur la guillotine », *op.cit.*, p. 63.

²⁰³ *Ibid.*, p. 95.

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 19.

²⁰⁵ Albert Camus, *L'Envers et l'Endroit*, *op. cit.*, p. 75.

On applique une loi sans plus la raisonner et nos condamnés meurent par cœur, au nom d'une théorie à laquelle les exécuteurs ne croient pas²⁰⁶.

Les hommes légitiment la peine capitale à cause de sa valeur exemplaire parce que c'est vue comme un dissuasif aux potentiels meurtriers. C'est le :

[...] grand argument des partisans de la peine de mort [...]. On ne coupe pas seulement les têtes pour punir leurs porteurs, mais pour intimider, par un exemple effrayant, ceux qui seraient tentés de les imiter²⁰⁷.

Mais si elle est cachée de la société, et ainsi, personne ne la témoigne, comment peut-elle remplir cette fonction ? On peut dire que la société ne croit pas à ce qu'elle dit parce que si elle le croit, elle rendrait les exécutions publiques. Camus écrit :

Si l'on veut que la peine soit exemplaire, en effet, on doit, non seulement multiplier les photographies, mais encore planter la machine sur un échafaud, [...] inviter le peuple entier et téléviser la cérémonie pour les absents. Il faut faire cela ou cesser de parler d'exemplarité. Comment l'assassinat furtif qu'on commet la nuit dans une cour de prison peut-il être exemplaire ?²⁰⁸

De plus, elle est acceptée parce qu'on dit qu'elle sauvegarde la collectivité. Le condamné n'a « rien à faire avec une société dont il méconnaissai[t] les règles les plus essentielles²⁰⁹ ». Il est vu comme un monstre qui doit être éliminé parce qu'on imagine qu'il ne peut pas se repentir, qu'il est irrécupérable et, ainsi, il pose un danger permanent pour la société. Mais chaque homme, même le pire, devrait avoir le droit de vivre.

²⁰⁶ Albert Camus, « Réflexions sur la guillotine », *op. cit.*, p. 34.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 22.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 24-25.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 102.

The penalty imposed upon a criminal appears designed to prevent a man from endangering the wellbeing and the existence of citizens. It relies, rightly or wrongly, on the empirical psychological principle according to which someone who has done something once will most likely do it again; and it relies also upon another empirical principle which grants an educational value to example: the penalty will cause both the criminal and the innocent to reflect. It is not a matter of chastising the criminal, it is a matter of preventing him from harming others²¹⁰.

L'état ne peut pas éliminer ce qui a été fait dans le passé mais il peut viser à créer un futur où le crime ne sera pas répété.

La peine de mort peut même avoir l'effet contraire en provoquant la fascination pour les criminels. Elle peut susciter l'instinct de tuer. De surcroît, il n'y a pas de preuve que la peine capitale diminue vraiment la criminalité parce qu'elle ne peut pas intimider ceux qui ne savent pas qu'ils vont tuer. Deuxièmement, la peur de la mort « n'a jamais suffi à décourager les passions humaines²¹¹ ». De plus, un meurtrier se sent souvent innocent quand il tue. Il ne réfléchit pas. Alors comment peut-il avoir peur de quelque chose qu'il ne considère pas possible ? Enfin, on peut penser que le désir de tuer coïncide avec le désir de s'anéantir. Le criminel ne désire pas seulement le crime, mais le malheur qui l'accompagne. Ce dernier point vaut également pour Meursault. Ainsi, la peine de mort n'est plus un dissuasif.

« Le châtement, qui sanctionne sans prévenir, s'appelle en effet la vengeance²¹² », dit Camus. Des personnes comme Simone de Beauvoir avaient des opinions différentes sur ce

²¹⁰ Robert Champigny, *op. cit.*, p. 62 : « La sanction imposée sur un criminel semble être conçue pour empêcher un homme de mettre en danger le bien-être et l'existence des citoyens. Elle repose, bien ou mal, sur le principe psychologique et empirique selon lequel quelqu'un qui a fait quelque chose une fois probablement la refera. Elle repose également sur un autre principe empirique qui accorde une valeur éducationnelle à l'exemple : la sanction fera refléter tout deux le criminel et l'innocent. Ce n'est pas une question de châtier le criminel, c'est une question de l'empêcher de faire du mal aux autres. » Nous traduisons.

²¹¹ Albert Camus, « Réflexions sur la guillotine », *op.cit.*, p. 39.

²¹² *Ibid.*, p. 51.

point. Elle croit que la vengeance est exigée en certains cas. Dans « Œil pour Œil », un essai publié pour la première fois dans *Les temps modernes* en 1946, de Beauvoir constate que certains crimes sont si terribles qu'ils déshumanisent l'identité de la victime et que, dans ces cas, la mort est la seule réponse acceptable. « *The moral goal of this sort of punishment is thus to restore the reciprocity between victim and victimiser*²¹³ ». Le désir d'équivalence est exprimé dans cette formule biblique : « œil pour œil, dent pour dent ». C'est la loi du talion qui dit que celui « qui m'a fait mal doit avoir mal ; qui m'a crevé un œil, doit devenir borgne ; qui, a tué enfin doit mourir²¹⁴. » Camus n'était pas d'accord avec ces affirmations parce que ce sentiment est de « l'ordre de la nature et de l'instinct, il n'est pas de l'ordre de la loi. La loi, par définition, ne peut obéir aux mêmes règles que la nature²¹⁵. »

En réalité, la peine capitale n'apporte pas la réciprocité entre meurtrier et victime. Ce châtiment :

[...] ajoute à la mort un règlement, une préméditation publique et connue de la future victime, une organisation, enfin, qui est par elle-même une source de souffrances morales plus terribles que la mort²¹⁶.

La peine de mort inflige aux condamnés une peur dévastatrice et dégradante qui n'a pas été infligée à la victime. En outre, ce n'est pas seulement le condamné qui souffre mais aussi ses parents :

L'attente d'une mère ou d'un père, pendant de longs mois, le parler, les conversations fausses dont on meuble les courts instants passés avec le condamné, les images de l'exécution

²¹³ Margaret A. Simons, Marybeth Timmerman, Mary Beth Mader, *op. cit.*, p. 241 : « Le but moral de cette sorte de sanction est ainsi de restaurer la réciprocité entre la victime et l'agresseur ». Nous traduisons.

²¹⁴ Albert Camus, « Réflexions sur la guillotine », *op. cit.*, p. 51.

²¹⁵ *Ibid.*

²¹⁶ *Ibid.*, p. 53.

enfin, sont des tortures qui n'ont pas été imposées aux proches de la victime²¹⁷.

Un autre argument contre la peine de mort, soulevé également par Meursault, est sa nature faillible. Il y aura toujours une possibilité d'erreur. Les jurys qui prennent ces décisions peuvent être influencés par de nombreux facteurs comme l'humeur, la médiatisation des nouvelles et les préjugés²¹⁸. De surcroît, il n'y a pas deux jurys identiques et le temps et les mœurs changent. Puisque la peine de mort est définitive, on devrait être certain qu'un homme est coupable. Meursault constate, qu'au moins « on pouvait trouver une combinaison chimique dont l'absorption tuerait [...] neuf fois sur dix²¹⁹. » Cela donnerait une chance au condamné.

Il est clair qu'Albert Camus n'était pas d'accord avec le verdict qui a condamné son héros. *L'Étranger* est une continuation de son plaidoyer pour l'abolition de la peine capitale qui « aiderait à avancer sur le chemin de cette société²²⁰. » Cette interdiction affirmerait que la société et l'état ne sont pas suprêmes.

²¹⁷ Albert Camus, « Réflexions sur la guillotine », *op. cit.*, p. 61-62.

²¹⁸ Ève Morisi, *op. cit.*, p. 50.

²¹⁹ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 109.

²²⁰ Albert Camus, « Réflexions sur la guillotine », *op. cit.*, p. 101.

3.2. L'image de l'allégorie de la caverne

Le monde de la justice dans lequel le lecteur est jeté immédiatement après le meurtre est radicalement différent de la première partie de l'œuvre. On remarque un grand changement dans le comportement du héros qui, d'un être totalement sensible à son environnement, se métamorphose dans une personne capable de former des pensées profondes.

En dépit de son statut d'homme libre, Meursault est un prisonnier dès le moment que le lecteur le rencontre dans le roman. L'indifférence est sa vraie prison et sa séparation de la réalité est tellement extrême que dans des moments brutaux comme un meurtre ou une agression, il est seulement capable d'exprimer de l'ennui²²¹. Ainsi, son arrestation ne change pas sa condition, mais elle est plutôt une reconnaissance de sa nature. C'est une sensation que Camus affirme à travers son protagoniste qui remarque souvent qu'il aurait dû faire plus attention pour comprendre sa condition présente²²². En prison, malgré la réclusion physique, il gagne une sorte d'émancipation morale et commence à faire son introspection. On note qu'en causant la mort d'un autre, il entretient un face à face avec ses propres attitudes envers la vie et la mort²²³. Ainsi, l'emprisonnement de Meursault est un tournant dans sa vie et elle est une opportunité pour surmonter l'indifférence, et enfin réfléchir sur l'existence humaine d'une manière plus profonde. Cette expérience peut être vue comme une version contemporaine de l'allégorie de la caverne, conçue par Platon dans *La République*. La caverne de Meursault est son indifférence.

En prison, le plus grand problème de Meursault est comment il peut passer son temps. Pour ne pas s'ennuyer, il commence à s'engager dans des autres activités qui l'éloignent de son indifférence. Par exemple, il commence à se souvenir des événements qui ont eu lieu pendant sa vie. Il note également la gravité de son visage quand il regarde son reflet et il

²²¹ Ron Srigley, *op. cit.*, p. 131.

²²² *Ibid.*, p. 128.

²²³ W. D. Redfern, *op. cit.*, p. 654.

découvre que la voix qu'il a entendue pendant les dernières semaines est la sienne. Dans ce cas particulier, se parler n'est pas un signe de narcissisme mais plutôt une reconnaissance du besoin d'interaction avec autrui. Il préfère parler seul que de ne pas parler. L'action de se parler peut aussi révéler une conscience émergente²²⁴.

Comme dans *La République*, la caverne dans *L'Étranger* n'est pas une seule chose et elle apparaît plus qu'une fois. Meursault se trouve dans diverses cavernes à des moments différents. Dans chacun, il rencontre des personnes qui se comportent différemment envers lui. Quelques-unes essaient de l'aider à surmonter son indifférence, tandis que d'autres lui confirment sa condition. Il y a également d'autres qui tentent de le séduire afin d'échanger une forme d'emprisonnement pour une autre. La réaction de Meursault envers cette situation difficile n'est pas toujours la même. Quelquefois il semble aller vers une véritable amélioration tandis que d'autres fois, il résiste à ces moments éclairants²²⁵. Albert Camus utilise l'image de la caverne deux fois dans cette partie de l'œuvre. Grâce à elle, on voit différents aspects du caractère de Meursault et des autres. On voit également plus lucidement leurs pensées et leurs actions. La première fois que l'image de la caverne est utilisée est quand Marie vient visiter Meursault, et la deuxième est évidente pendant la conversation entre le héros et le chapelain²²⁶.

La cellule dans laquelle se trouve le héros peut être une de ces cavernes. Cet endroit est très simple, avec un lit qui sert également de banc pour le chapelain. La lumière naturelle qui entre par la fenêtre à barreaux jette des images sur le mur. C'est juste comme la caverne de Platon avec tous ses éléments les plus simples : lumière, obscurité, images, murs et prisonniers, – mais dans la caverne, les ombres sont créées par un feu fait par les marionnettistes pour mettre en scène leur étalage.

²²⁴ Ron Srigley, *op. cit.*, p. 135.

²²⁵ *Ibid.*, p. 131.

²²⁶ *Ibid.*, p. 132.

On a mentionné l'effet que la chaleur et la lumière ont sur le protagoniste plusieurs fois. En prison, c'est plutôt cette dernière qui l'affecte. Quand la visite de Marie est annoncée, Meursault est « agrippé aux barreaux, [son] visage tendu vers la lumière²²⁷ » mais cependant, il n'était pas très enthousiaste à quitter sa cellule qui était « plus calme et plus sombre²²⁸. » Il « [se sentait] un peu malade et [il aurait] voulu partir²²⁹. » En effet, dans *La République*, les fuites ne réussissent pas. Il y a des prisonniers qui sont attirés par la lumière mais qui se sentent mal à l'aise et alors, ils préfèrent retourner à des réalités qui leurs sont familières. En entrant dans le parloir pour rencontrer Marie, Meursault est aveuglé par la lumière et il lui a fallu quelques secondes pour s'adapter. Il dit qu'elle lui causait « une sorte d'étourdissement²³⁰. » Cela coïncide avec le septième livre de *La République* où Platon décrit deux types de dysfonctionnements des yeux. Le premier est causé en allant d'un lieu éclairé à un lieu sombre, et l'autre d'un déplacement d'un endroit obscur à un endroit lumineux. Meursault souffre évidemment de ce deuxième dysfonctionnement. Il semble qu'il se trouve dans la bonne direction puisqu'il va vers la lumière.

Le parloir est divisé comme la caverne de Platon. Les prisonniers sont assis dans un rang et il y a un espace qui les sépare des autres. De chaque côté de cet espace, on trouve une rangée de barreaux qui empêche le mouvement entre les deux groupes. Dans la caverne, cette rangée est la rue qui sépare les prisonniers des marionnettistes. Cependant, dans *L'Étranger*, ceux qui se trouvent à l'autre côté sont les visiteurs qui viennent de l'extérieur pour parler avec les prisonniers²³¹.

La communication dans la prison et dans la caverne est presque impossible. Dans la première, Marie et Meursault trouvent difficile de communiquer parce que les gens qui les

²²⁷ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 74.

²²⁸ *Ibid.*

²²⁹ *Ibid.*, p. 76.

²³⁰ *Ibid.*, p. 74.

²³¹ Ron Srigley, *op. cit.*, p. 132.

entourent parlent fort. On note que juste comme la lumière, « le bruit [le] faisait mal²³². » Seulement une mère et un fils restent silencieux, ce qui reflète le rapport entre Meursault et sa propre mère. En revanche, dans la caverne, ce sont les marionnettistes qui font du bruit lorsqu'ils marchent et ces bruits font des échos sur le mur qui se trouve devant les prisonniers. Ceux-ci pensent que les sons sont faits par les ombres qu'ils voient.

À certains instants, il apparaît que Meursault est prêt à quitter sa caverne, même s'il rencontre quelques obstacles. La rencontre avec Marie suggère qu'il n'est pas tellement prêt pour cette évasion. Cette femme et les autres visiteurs semblent prendre la place des marionnettistes de Platon. Cependant, ces derniers étaient des sophistes²³³ qui utilisaient la conviction et la fraude pour séduire et asservir ceux qui se trouvent devant eux et cela n'est pas vraiment le rôle de Marie. Sa fonction est en réalité le contraire de celle des marionnettistes. Elle prend le rôle de l'assistant anonyme de Socrate qui aide les prisonniers à quitter la caverne. En effet, c'est son visage que Meursault voit sur les murs. Cela coïncide avec l'allégorie de la caverne où l'amour (Éros) est ce qui aide dans l'ascension des ténèbres vers la lumière²³⁴. C'est une fonction que Marie assume dès le début avec Meursault. Son amour envers lui l'a apporté dans ce lieu sombre mais elle est là pour le rappeler de ce qu'il a perdu et pour l'encourager à ne pas se désespérer. Elle l'encourage à abandonner son indifférence et à tourner vers la lumière, même si elle est incapable de le faire sortir²³⁵.

Non tout le monde veut aider Meursault dans sa quête, comme Marie. C'est le cas du chapelain qui est très persistant en ce qui concerne la salvation de cet homme. Quelquefois, surtout quand il reste assis, il assume la position d'un autre prisonnier et il parle à Meursault en tant qu'ami même s'il essaie constamment de le persuader de ses arguments. En revanche, quand il se met debout, il devient beaucoup plus agressif. Le chapelain n'est pas satisfait, ni avec le rejet ni avec une acceptation fausse. Il insiste à ce que Meursault se doit de croire aux

²³² Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 76.

²³³ Les sophistes étaient des maîtres de rhétorique et de philosophie de la Grèce antique. En visant la persuasion, ils enseignaient la sagesse et l'art de parler en public.

²³⁴ Ron Srigley, *op. cit.*, p. 139.

²³⁵ *Ibid.*, p. 133.

choses que le tribunal lui fait seulement dire. Par conséquent, on peut noter qu'il aspire à un ascendant beaucoup plus grand que celui du système judiciaire. Le chapelain veut que Meursault pense d'une certaine manière tandis que le tribunal veut qu'il parle et qu'il se comporte d'une certaine façon²³⁶. Le prêtre est un marionnettiste, à la différence de Marie qui aide Meursault.

²³⁶ Ron Srigley, *op. cit.*, p. 140.

3.3. Le véritable héros de l'absurde

La prison est une expérience qui transforme Meursault d'une créature uniquement sensible à son entourage, incapable d'éprouver de vrais sentiments en un être qui réfléchit. On a déjà comparé l'emprisonnement avec l'allégorie de la caverne décrite par Platon où l'homme va de l'état le plus bas d'illumination au savoir du Bien. Mais la prison a un rôle beaucoup plus grand et grâce à elle, Meursault devient le véritable héros de l'absurde, comme Sisyphe dans *Le Mythe de Sisyphe*.

La figure de la mère apparaît également dans ce contexte. On peut considérer la prison comme une mère terrible où le protagoniste est enfermé par la condamnation à mort mais elle peut aussi représenter l'étreinte maternelle. En effet, on a l'impression que Meursault est protégé en prison. Il n'est plus persécuté par les éléments comme il l'était tout au long du roman, mais on comprend que « l'ambiance de la prison lui fournit la peau psychique manquante, réduisant au minimum les stimuli et les contacts interpersonnels²³⁷ ».

Meursault ne s'est pas adapté à la prison immédiatement. Comme la mère qui pleurait les premières semaines à l'asile, son fils passe une période où il a encore des pensées d'homme libre²³⁸. De surcroît, au début de son emprisonnement, il dort beaucoup et il semble préférer l'oubli. Pour lui, tuer le temps est un suicide temporaire²³⁹. Il semble que pour Meursault, le temps soit dénué de sens. Les références fréquentes au temps et aux jours où des événements ont lieu qui se trouvaient dans la première partie du livre deviennent rares²⁴⁰. De plus, il continue à espérer. Il ne pouvait pas comprendre qu'il était vraiment en prison et que c'était une conséquence du crime qu'il avait commis. Il avait un espoir enfantin que quelque chose de surprenant et de plaisant arrivera et que sa situation changera.

²³⁷ Alfredo Verde, *op. cit.*, p. 27.

²³⁸ Terry Otten, *op. cit.*, p. 109.

²³⁹ Moya Longstaffe, *op. cit.*, p. 63.

²⁴⁰ Carl A. Viggiani, *op. cit.*, p. 868.

Mais c'est justement à travers l'emprisonnement que Meursault arrive à former des pensées profondes. L'incarcération peut correspondre à ce que Ramakant Sinari appelle une forme « saine » de l'aliénation qui contribue à avoir une perception plus claire du monde et du soi. Cette expérience est également bénéfique pour ceux qui souhaitent dénoncer la société. Elle aide Meursault à devenir authentique et c'est un moyen de souligner le conflit entre l'individu et la société. En l'isolant, la prison donne au héros une opportunité de se concentrer sur lui-même, peut-être pour la première fois²⁴¹. Son changement est apporté par son isolement de Marie et de ses amis et par l'éloignement de rapports humains fragiles qu'il avait construit en homme libre. Maintenant, l'amitié et l'amour concernent seulement son passé et ainsi, Meursault peut découvrir sa vérité²⁴². Même si les plaisirs physiques et surtout les relations sexuelles n'ont rien de mal, cet homme était esclave des sensations que ces activités apportent. Cela le conduisait à devenir trop détaché et trop intéressé pour son propre bien²⁴³. En effet, dans ses *Carnets II*, Albert Camus affirme que « la vie sexuelle a été donnée à l'homme pour le détourner peut-être de sa vraie voie. C'est son opium. En elle tout s'endort. Hors d'elle, les choses reprennent leur vie²⁴⁴. »

La privation de liberté physique (et pratiquement de toute activité sexuelle) permet au protagoniste de profiter d'une véritable liberté d'esprit, expérience qui lui était paradoxalement encore inaccessible²⁴⁵. Meursault va ainsi, en prison, surpasser sa philosophie de la jouissance corporelle²⁴⁶. C'est maintenant qu'il est vivant, même dans la cellule d'un condamné à mort. La rencontre avec le chapelain l'aide également à articuler sa philosophie du monde absurde.

²⁴¹ W. D. Redfern, *op. cit.*, p. 649.

²⁴² Valerio Agliotti, *op. cit.*, p. 4.

²⁴³ Ron Srigley, *op. cit.*, p. 134-135.

²⁴⁴ Albert Camus, *Carnets II. Janvier 1942 - mars 1951*, *op. cit.*, p. 75.

²⁴⁵ Vincent Grégoire, *op. cit.*, p. 67.

²⁴⁶ *Ibid.*

Chaque homme condamné à mort a la possibilité de rencontrer un prêtre qui assistera à ses besoins religieux. Meursault a cette même opportunité, mais puisqu'il est athée, il la refuse trois fois. Le chapelain semble être menacé par l'athéisme de cet homme et ainsi, on note l'étrangeté de Meursault par rapport à la communauté chrétienne. Malgré le refus du protagoniste, le chapelain le visite quand même et il lui demande d'accepter le réconfort offert par Dieu. Comme le tribunal, le prêtre critique le caractère du héros mais il semble vraiment préoccupé de son amélioration.

Le chapelain représente Dieu et la communauté qui a condamné Meursault et qui maintenant souhaite qu'il admette sa culpabilité et qu'il proclame la gloire de la même société qui l'a inculpé. Il veut que Meursault accepte la sentence du tribunal et indirectement celle de Dieu en ce qui concerne ses péchés et son délit²⁴⁷. Meursault se déchaîne contre le chapelain en le couvrant d'insultes, en une incontrôlable explosion de colère parce qu'il se rend compte que le prêtre lui demande de renoncer à sa vision du monde, à ses valeurs et à son intégrité²⁴⁸. L'ironie est que Meursault ne se rend pas compte que la fonction de la prison devrait être de réformer. Elle ne laisse aucun effet sur ses pensées et ainsi, la réforme n'a pas lieu. Si le chapelain incarne la convention sociale et religieuse et l'inauthenticité, Meursault est la personnification de l'authenticité et de la valeur²⁴⁹. Seulement, sa conception d'authenticité est totalement différente de celle des autres.

Le chapelain a également le rôle de dire à Meursault qu'il est vraiment un étranger. C'est seulement après le jugement et quand il vient le visiter que Meursault assume complètement le rôle d'étranger qui a été créé pour lui. En même temps, sa réaction envers le chapelain peut être interprétée comme un refus de devenir complètement étranger. Il ne veut pas le devenir par rapport à lui-même²⁵⁰. Ainsi, le prêtre est un catalyseur pour le développement psychologique et philosophique du héros parce qu'à la fin, ce dernier se fâche

²⁴⁷ Herbert S. Gershman, *op. cit.*, p. 301.

²⁴⁸ Robert Champigny, *op. cit.*, p. 16.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 19.

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 15.

et il constate que la vie n'a aucun sens, que tous les hommes sont condamnés à mort, et que ce qu'ils font avant de mourir n'est pas important. En effet, il rappelle ce que lui avait dit l'infirmière à l'enterrement de sa mère : « il n'y avait pas d'issue²⁵¹ ». On ne peut pas échapper à une vie qui, inévitablement, finira par la mort. Cet argument provoque l'acceptation finale de Meursault envers le manque de raison de l'univers.

Meursault devient, enfin, le héros de l'absurde. Selon Camus, cet homme doit rencontrer ce qu'il appelle le silence de l'univers où on voit ce silence non comme un état d'indifférence ou de néant mais plutôt comme une existence passive. L'homme reconnaît et essaie d'accepter qu'il a une existence limitée dans cette passivité. Il se rend compte également qu'il est lui-même limité :

[...] il comprend que son indifférence vis-à-vis du monde des hommes est un cas mineur par rapport à une indifférence bien plus grande : celle du monde envers les hommes²⁵².

Meursault découvre que l'univers peut être gentil seulement s'il est indifférent. S'il n'était pas indifférent mais intéressé, la vie serait intolérable parce que cela signifierait que l'univers était conscient de nous et de toutes nos souffrances²⁵³.

Le héros rejette tout type de consolation offert par le chapelain. En faisant cela, il refuse ce que Camus appelle le suicide philosophique parce que la religion donne « espoir d'une autre vie qu'il faut 'mériter'²⁵⁴ ». À la fin, Meursault prend conscience du fait que « l'homme ne doit fuir l'absurde [...] mais lui faire face²⁵⁵ ». Il accepte l'indifférence totale de l'univers envers l'humanité et sa position absurde et il conclut qu'il est content. C'est

²⁵¹ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 82.

²⁵² Valerio Agliotti, *op. cit.*, p. 4.

²⁵³ Volney P. Gay, « Repression and Sublimation in Religious Personalities », *Journal of Religion and Health*, vol. 21, n° 2, 1982, p. 160.

²⁵⁴ Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, *op. cit.*, p. 23.

²⁵⁵ Arnaud Corbic, *op. cit.*, p. 58.

exactement ce que fait Sisyphe dans *Le Mythe de Sisyphe*. Lorsqu'il reconnaît la futilité de sa tâche et la certitude de son destin, Sisyphe est libre de se rendre compte de l'absurdité de sa situation et il peut atteindre un état d'acceptation. Camus conclut que tout va bien et qu'« il faut imaginer Sisyphe heureux²⁵⁶. » On peut constater que Meursault adopte une attitude épicurienne. Il atteint les deux objectifs principaux de l'épicurisme : il a vaincu la peur de la mort et il s'est libéré de la peur des dieux²⁵⁷. Le roman s'achève au moment où Meursault, condamné à mort, est parvenu à l'indifférence absolue, précisément par la conscience de l'indifférence du monde lui-même :

[...] je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux et que je l'étais encore²⁵⁸.

²⁵⁶ Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, *op. cit.*, p. 168.

²⁵⁷ Robert Champigny, *op. cit.*, p. 101.

²⁵⁸ Albert Camus, *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 120.

Conclusion

Derrière la simplicité du style et du vocabulaire de *L'Étranger*, décrite par Roland Barthes comme une « écriture blanche », se cache la philosophie de l'absurde d'Albert Camus. Faisant partie du premier cycle d'œuvres de cet écrivain, le récit se focalise sur un homme, qui par sa condamnation et sa mort, dévoile la condition absurde de la vie humaine. La première partie de ce roman peut être vue comme le contexte ensoleillé dont la fonction principale est de décrire, de préparer et d'expliquer le meurtre et le procès qui suivent.

Dans le premier chapitre, on a étudié toutes les caractéristiques qui exposent l'aliénation de Meursault face à la société. Il est tellement détaché de son entourage qu'il est seulement capable de l'observer et de le décrire. Il ne partage rien avec la communauté, ni ses routines ni ses croyances. Cependant, Meursault apparaît complètement adapté à la vie qu'il mène et il n'a aucun désir de changer. Il ne se rend pas compte que la société le considère comme un étranger. Comme on l'a vu, son étrangeté s'étend également dans les rapports qu'il construit, des relations qui apparaissent souvent superficielles et limitées au minimum à cause de son caractère accommodant. Incapable de s'engager trop dans tout ce qu'il fait, ses relations sans passion créent un contraste avec celles des autres personnages. En tant que héros de l'absurde, il s'intéresse à ce qui est palpable, comme on le note à travers les attentions qu'il offre à Marie. Son apathie ne concerne pas uniquement ses relations amoureuses ou amicales mais également son rapport silencieux avec sa mère, peut-être rempli de sadomasochisme.

Le deuxième chapitre est un examen du crime commis et du procès qui suit. Le protagoniste semble être poussé à tirer contre l'Arabe par la mer et le soleil, incarnations de la figure maternelle et paternelle présentes dans l'esprit de Meursault. Puisqu'il attribue la responsabilité de son délit au hasard, cet épisode est très irréal. Comme le lecteur ne peut pas exactement le comprendre, la société ne peut le concevoir non plus, et ainsi cherche-t-elle à prouver la préméditation. Mais en réalité, Meursault est plus condamné pour son manque de respect envers les lois de la communauté que pour le meurtre, ce qui expose la théâtralité du

système judiciaire. C'est un système qui s'appuie sur la vraisemblance et non sur la vérité, et qui efface les éléments les plus essentiels du procès. Par conséquent, les rôles s'inversent et on finit par inculper le système et prendre pour victime Meursault, comme s'il était un Christ dans la société moderne.

Le troisième chapitre dépeint la nouvelle réalité que le protagoniste doit vivre vers la fin de sa vie. En le condamnant à mort, Camus veut livrer une critique de la peine capitale, qu'il considère comme une légalisation d'homicide et qui est pleine de contradictions. Il dénonce également la société qui se proclame absolue et qui souvent, demande aux hommes de supprimer leurs instincts. L'écrivain ne disculpe pas Meursault mais il veut mettre en avant son idée qu'on ne détruit pas le mal en infligeant un autre mal. La condamnation à mort et l'emprisonnement du protagoniste le plongent dans des réflexions profondes. En l'isolant de toutes distractions et en lui donnant la protection de l'extérieur qu'il souhaitait, la réclusion l'aide à prendre conscience du fait que sa vraie prison était son apathie. Il refuse le suicide philosophique, et par conséquent, il devient homme-dieu. Il a été poursuivi, et sera guillotiné comme Jésus a été crucifié ; il ne sert pas un être immortel, il a rejeté Dieu, et ainsi est-il devenu dieu lui-même.

L'itinéraire de Meursault peut se définir comme la victoire sur la tentation de donner un sens au monde. C'est à l'instant précis du meurtre de l'Arabe que l'absurdité du monde se révèle à lui de manière écrasante et définitive. Cet assassinat cristallise en un lieu, en un moment, le non-sens universel. L'aliénation dans la vie de Meursault a un rôle ambivalent. Si au début elle l'a poussé à commettre le délit, à la fin, elle va être une révélation pour Meursault, lui permettant de passer de l'absurdité subie, habituelle, à l'absurdité lucide.

Bibliographie

Corpus :

CAMUS, Albert. *L'Étranger*, Paris, Gallimard, « Folioplus classiques », 1942, 120 p.

Autres ouvrages d'Albert Camus :

CAMUS, Albert. *Carnets II : janvier 1942 - mars 1951*. [ebook] J.-M Tremblay (éd.), Québec, 2010, 350 p. Disponible sur : < <https://b-ok.cc/book/1758896/af4b90> > (page consultée le 15 février 2020).

--- *Le Mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1942, 187 p.

--- *L'Envers et l'Endroit*. [ebook]. J.-M Tremblay (éd.), Québec, 2010, 127 p. Disponible sur : < <https://b-ok.cc/book/4342890/178ab7> > (page consultée le 16 février 2020).

--- « Réflexions sur la guillotine » dans Albert Camus et Arthur Koestler, *Réflexions sur la peine capitale*. [ebook]. J.-M Tremblay (éd.), Québec, 2010, 89 p. Disponible sur : < <https://b-ok.cc/book/5152265/dbd80d> > (page consultée le 14 février 2020).

Études sur *L'Étranger* d'Albert Camus :

AGLIOTTI, Valerio. « « Solitaire ou solidaire » ? Le problème de la communauté chez Albert Camus », *Cahiers de la Méditerranée*, vol. 94, 2017, p. 209-215 < <https://journals.openedition.org/cdlm/8698> > (page consultée le 17 mars 2020).

BAGOT, Françoise. *Albert Camus. L'étranger*. Paris, Presses universitaires de France, « Études littéraires », 1993, 126 p.

CHAMPIGNY, Robert. *A pagan hero ; an interpretation of Meursault in Camus' The Stranger*; [ebook]. Rowe Portis (trad.), Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1969, 116 p. Disponible sur : < <https://archive.org/details/paganherointerpr0000cham> > (page consultée le 23 février 2020).

CONROY, William T. « Meursault's Repression: Maman and Murder », *College Literature*, vol. 7, n° 1, 1980, p. 41-46 < www.jstor.org/stable/25111288 > (page consultée le 7 avril 2020).

DAY, Patrick. « A Comparative Study of Crime and Punishment in Ousmane Sembène's *Le Docker Noir* and Albert Camus's *L'Étranger* », *Africa Today*, vol. 52, n° 3, 2006, p. 83-96 < www.jstor.org/stable/4187722 > (page consultée le 5 mars 2020).

- FITCH, Brian T. *L'étranger d'Albert Camus: un texte, ses lecteurs, leurs lectures: étude méthodologique*, Canada, Larousse, « Collection L », 1972, 175 p.
- FLETCHER, John. « Interpreting L'Etranger », *The French Review. Special Issue*, vol. 43, n° 1, 1970, p. 158-167 < doi:10.2307/487573 >.
- GERSHMAN, Herbert S. « On L'Etranger », *The French Review*, vol. 29, n° 4, 1956, p. 299-305 < www.jstor.org/stable/382199 > (page consultée le 3 mars 2020).
- GRÉGOIRE, Vincent. « Les femmes et Meursault dans "L'Étranger" », *Romanic Review*, vol. 90, n° 1, 1999, p. 45-71. < https://search-proquest-com.ejournals.um.edu.mt/docview/1290852838?accountid=27934 > (page consultée le 29 mars 2020).
- LONGSTAFFE, Moya. « A Happy Life and a Happy Death: The Quest of Camus's Etranger », *The French Review*, vol. 64, n° 1, 1990, p. 54-68 < www.jstor.org/stable/395664 > (page consultée le 15 avril 2020).
- OTTEN, Terry. « Mamam' in Camus' "The Stranger" », *College Literature*, vol. 2, n° 2, 1975, p. 105-111 < www.jstor.org/stable/25111069 > (page consultée le 13 avril 2020).
- ROGERS, Robert. « Meursault's Estrangement », dans *Self and Other: Object Relations in Psychoanalysis and Literature*, New York, NYU Press, « Psychoanalytic Crosscurrents », 1991, p. 119-135.
- SRIGLEY, Ron. « "It was there that it all started": Meursault's Ascent in Albert Camus' *The Stranger* ». *Albert Camus's The Stranger Critical Essays*, éd. Peter Francev, Newcastle upon Tyne, UK, Cambridge Scholars Publishing, 2014, p. 112-144.
- STOLTZFUS, Ben. « Camus's *L'étranger*: A Lacanian Reading », *Texas Studies in Literature and Language*, vol. 31, n° 4, 1989, p. 514-535 < www.jstor.org/stable/40754907 > (page consultée le 18 avril 2020).
- VERDE, Alfredo. « Délit, procès et peine dans *L'Étranger* d'Albert Camus », *Déviance et société*, vol. 19, n° 1, 1995, p. 23-33 < https://doi.org/10.3406/ds.1995.1560 >.
- VIGGIANI, Carl A. « Camus' L'Etranger », *PMLA*, vol. 71, n° 5, 1956, p. 865-887 < doi:10.2307/460515 >.

Autres ouvrages :

- BALZAC, Honoré de. *Le Père Goriot*, Paris, Gallimard, « Folio classiques », 1971, 436 p.
- CORBIC, Arnaud. *Camus: l'absurde, la révolte, l'amour*. [ebook]. Paris, Éditions de l'Atelier, « Philosophie hc », 2003, 175 p. Disponible sur : < https://books.google.com.mt/books? >

id=CKHGHDErgmAC&printsec=frontcover&source=gbs_atb&redir_esc=y#v=onepage&q&f=false > (page consultée le 3 mars 2020).

DURKHEIM, Émile. *De la division du travail social*, Paris, Presses Universitaires de France, « Les grands textes », 2004, 725 p.

--- *Le suicide*, Paris, Félix Alcan, 1897, 1034 p.

ERIKSEN, Kai T. *Wayward Puritans: A Study in the Sociology of Deviance*. [ebook]. New York, John Wiley & Sons, « Deviance and Criminology », 1966, 240 p. Disponible sur : < <https://archive.org/details/waywardpuritanss00erik> > (page consultée le 8 mars 2020).

FITCH, Brian T. *The narcissistic text : a reading of Camus' fiction*, Toronto, University of Toronto Press, « University of Toronto Romance Series », 1982, 128 p.

JUDT, Tony. *The Burden of Responsibility : Blum, Camus, Aron, and the French Twentieth Century*. [ebook]. Chicago, The University of Chicago Press, 1998, 204 p. Disponible sur : < <https://b-ok.cc/book/817409/5a7623> > (page consultée le 3 mars 2020).

MAQUET, Albert. *Albert Camus ou L'invincible été. Essai*. Paris, Nouvelles Editions Debresse, « Au Carrefour des Lettres », 1955, 128 p.

MOELLER, Charles. *Littérature du XXe siècle et christianisme Tome 1: Silence de Dieu*, Paris, Casterman, 1954, 418 p.

SAGI, Avi. *Albert Camus and the Philosophy of the Absurd*. [ebook]. Batya Stein (trad.), Amsterdam, Rodopi, 2002, 193 p. Disponible sur : < https://books.google.com/books?hl=en&lr=&id=7vXcgMcC-zQC&oi=fnd&pg=PA5&dq=albert+camus&ots=vDsU4b35si&sig=5DDzBWF3CZBmeL_nFrV98JV6Cpg&redir_esc=y#v=onepage&q=albert%20camus&f=false > (page consultée le 5 mars 2020).

SARTRE, Jean-Paul. *Qu'est-ce que la littérature ?*. [ebook]. Paris, Gallimard, « Folio Essais », 1948, 309 p. Disponible sur : < <https://b-ok.cc/book/1053530/139fd2> > (page consultée le 10 mars 2020).

--- *Situations, I*. [ebook]. Paris, Gallimard, 1947, 303 p. Disponible sur : < <https://b-ok.cc/book/854392/28dafc> > (page consultée le 7 mars 2020).

SIMON, Henri-Pierre. *Présence de Camus*, Paris, A. G. Nizet, « La Lettre et l'Esprit », 1962, 177 p.

SIMONS, Margaret A., Marybeth Timmerman et Mary Beth Mader. *Philosophical Writings*. [ebook]. Urbana et Chicago, University of Illinois Press, « Beauvoir Series », 2004,

369 p. Disponible sur : < <https://b-ok.cc/book/4982988/295f82> > (page consultée le 19 avril 2020).

Articles :

ABECASSIS, Jack I. « Camus's Pulp Fiction », *MLN*, vol. 112, n° 4, 1997, p. 625-640 < www.jstor.org/stable/3251332 > (page consultée le 11 avril 2020).

« Code Pénal », *Section 2 : Des Atteintes Involontaires à La Vie (Articles 221-6 à 221-7) - Légifrance* [En ligne] < beta.legifrance.gouv.fr/codes/id/LEGIARTI000024042647/2011-05-19 > (page consultée le 21 avril 2020).

DARCIS, Damien. « L'absurde ou la condition humaine », *ThéoRèmes*, 2017 < <http://journals.openedition.org/theoremes/1112> > (page consultée le 28 février 2020).

DICRISTINA, Bruce. « Durkheim's theory of anomie and crime: A clarification and elaboration », *Australian & New Zealand Journal of Criminology*, vol. 49, n° 3, 2015, p. 311-331 < <https://doi.org/10.1177/0004865815585391> >.

DOUBROVSKY, Serge. « Sartre and Camus: A Study in Incarceration », *Yale French Studies*, n° 25, 1960, p. 85-92 < [doi:10.2307/2928907](https://doi.org/10.2307/2928907) >.

DUFF, Anthony. « Psychopathy and Moral Understanding », *American Philosophy Quarterly*, vol. 14, n° 3, 1977, p. 189-200 < <https://www.jstor.org/stable/20009669> > (page consultée le 14 mars 2020).

GAY, Volney P. « Repression and Sublimation in Religious Personalities », *Journal of Religion and Health*, vol. 21, n° 2, 1982, p. 152-170 < www.jstor.org/stable/27505672 > (page consultée le 9 avril 2020).

MANAV, Snehsata. « Albert Camus and Capital Punishment: A Review of "Reflections on the Guillotine" », *Ruminations*, vol. 3, 2012, p. 88-96 < https://www.researchgate.net/publication/311319715_Albert_Camus_and_Capital_Punishment_A_Review_of_Reflections_of_the_Guillotine > (page consultée le 3 avril 2020).

MAWSON, A. R. « Durkheim and Contemporary Social Pathology », *The British Journal of Sociology*, vol. 21, n° 3, 1970, p. 298-313 < [doi:10.2307/589135](https://doi.org/10.2307/589135) >.

MORISI, Ève. « To Kill a Human Being: Camus and Capital Punishment », *South Central Review*, vol. 31, n° 3, 2014, p. 43-63 < www.jstor.org/stable/44016864 > (page consultée le 8 mars 2020).

RAE, Gavin. « Alienation, Authenticity and the Self », *History of the Human Sciences*, vol. 23, n° 4, 2010, p. 21-36 < [doi:10.1177/0952695110375763](https://doi.org/10.1177/0952695110375763) >.

- REDFERN, W. D. « The Prisoners of Stendhal and Camus », *The French Review*, vol. 41, n° 5, 1968, p. 649-659 < www.jstor.org/stable/386050 > (page consultée le 16 avril 2020).
- RIZZUTO, Anthony. « Camus and a Society without Women », *Modern Language Studies*, vol. 13, n° 1, 1983, p. 3-14 < doi:10.2307/3194313 >.
- ROBINSON, Christopher C. « Theorizing Politics after Camus », *Human Studies*, vol. 32, n° 1, 2009, p. 1-18 < www.jstor.org/stable/40270697 > (page consultée le 2 avril 2020).
- SAGARIN, Edward et Robert J. KELLY. « Responsibility and Crime in Literature », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 477, 1985, p. 12-24 < www.jstor.org/stable/1045998 > (page consultée le 6 avril 2020).
- SCHAFF, Adam. « L'appareil conceptuel de la théorie marxienne de l'aliénation », *L'homme et la société*, trad. Claire Brendel, vol. 41-42, 1976 < <https://doi.org/10.3406/homso.1976.3135> >.
- SMITH, Robert J. « The Psychopath as Moral Agent », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 45, n° 2, 1984, p. 177-193 < doi:10.2307/2107424 >.
- « TLFi », *TLFi*. [En ligne] < atilf.atilf.fr/ > (page consultée le 22 avril 2020).